

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1998

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☐ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	14x	18x	22x	26x	30x
☐	☐	☒	☐	☐	☐
12x	16x	20x	24x	28x	32x

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

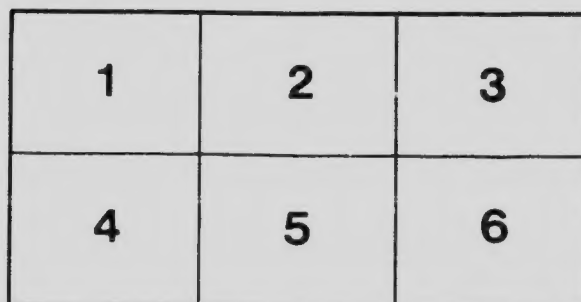
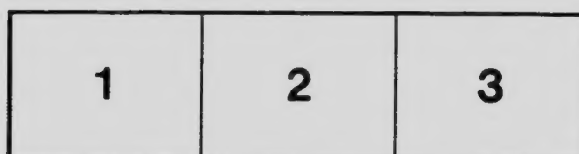
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ➡ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

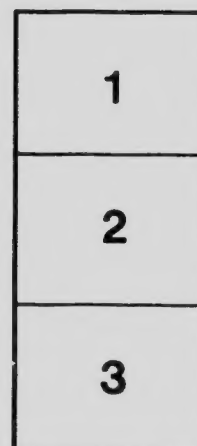
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

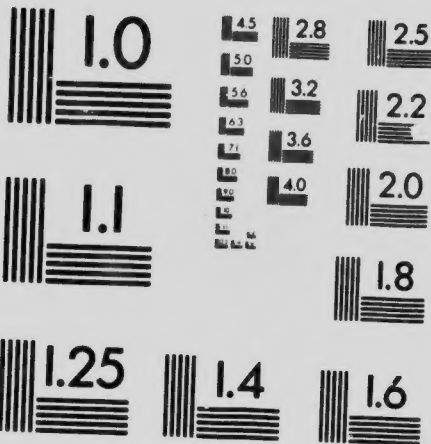
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ➡ signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

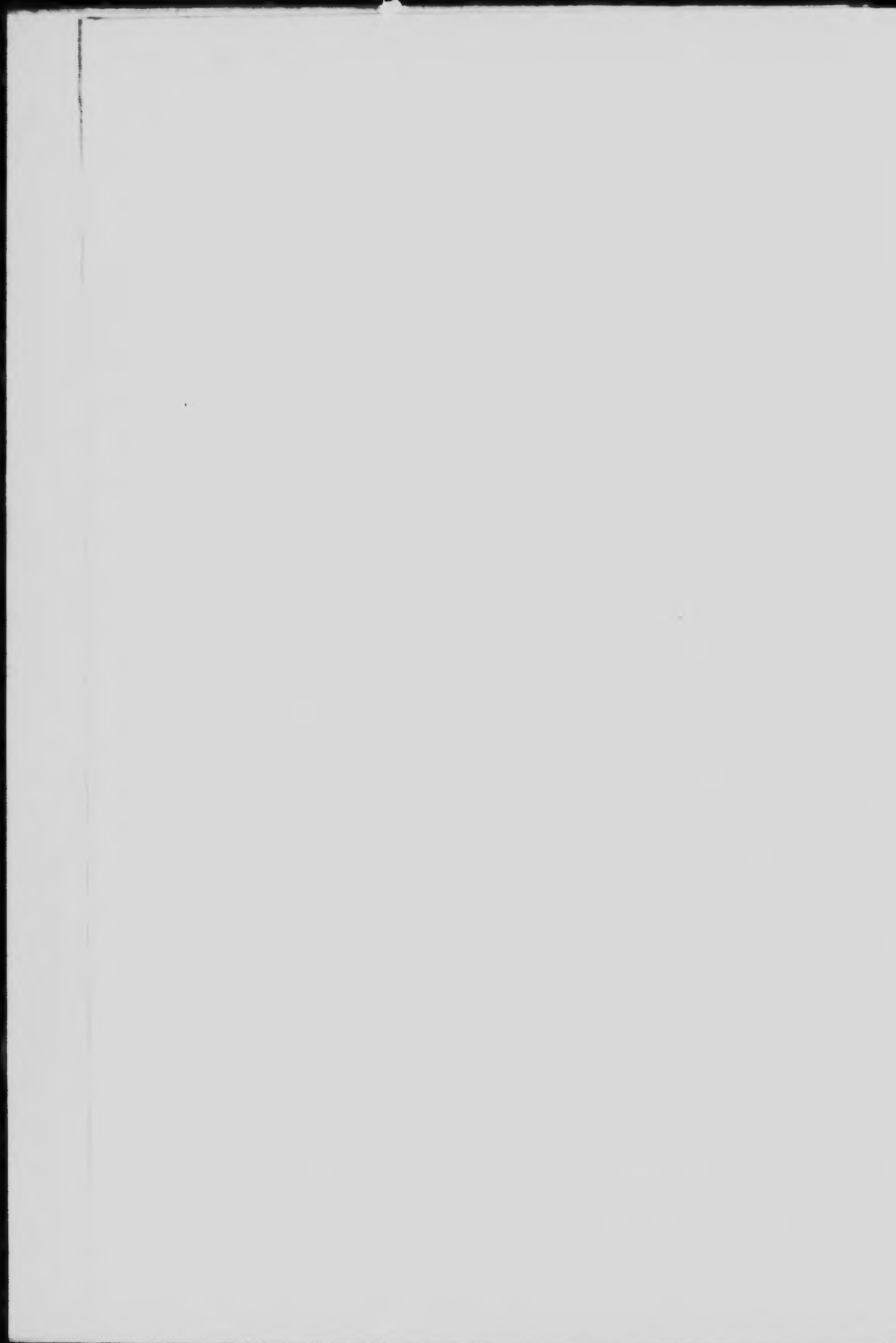


(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax



DANS LES ATELIERS
DE
L'ANGLETERRE

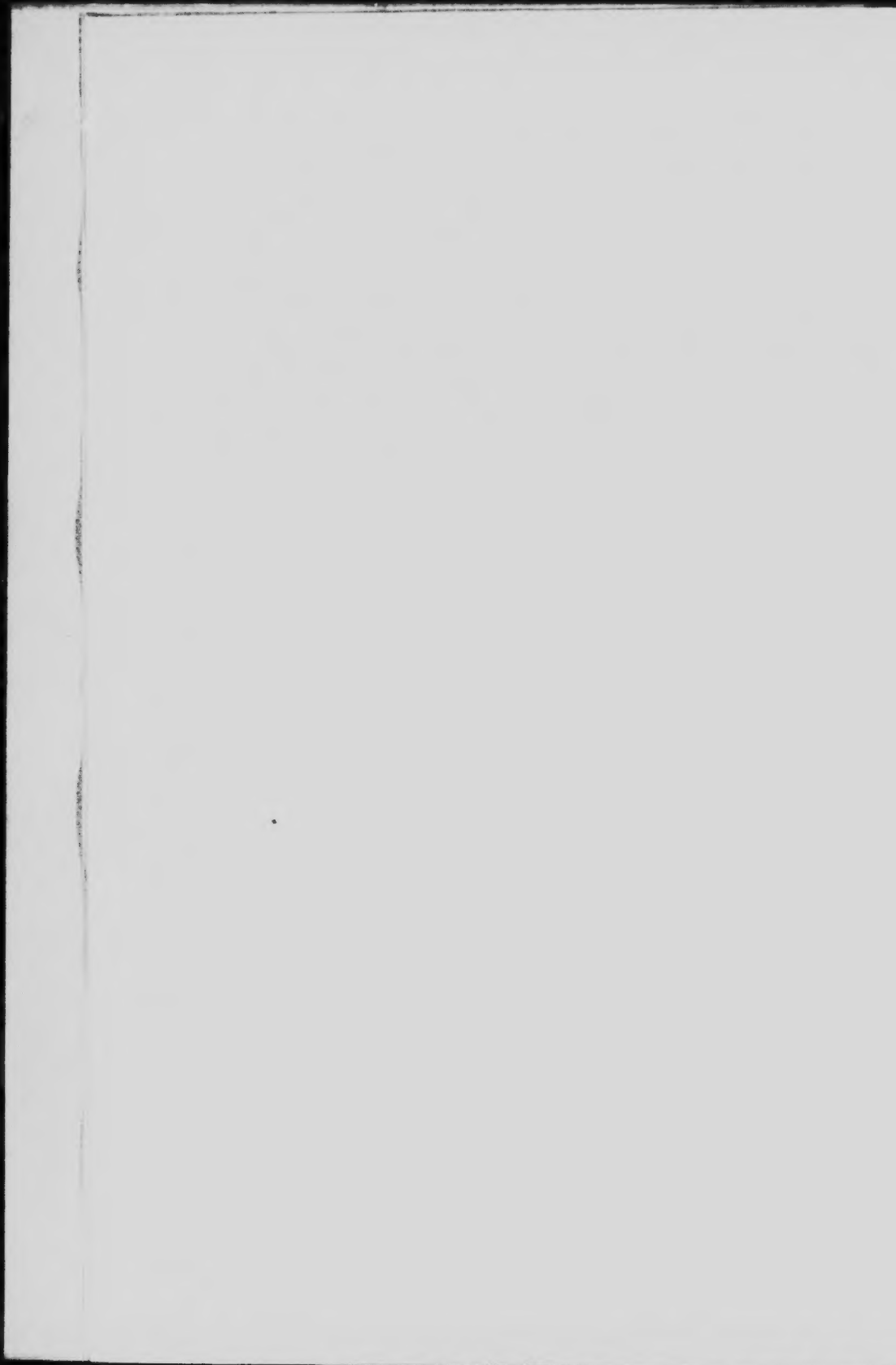
PAR
BOYD CABLE

AVEC PRÉFACE DE
M. ALBERT THOMAS
Le Ministre des Armements

HODDER ET STOUGHTON
LONDRES NEW-YORK TORONTO

MCMXVII

RECEIVED
CITY PASSENGER OFFICE
CANADIAN PACIFIC RY.
141-143 St. James St.
MONTREAL, Que.



DANS LES ATELIERS
DE L'ANGLETERRE



DANS LES ATELIERS
DE
L'ANGLETERRE

PAR
BOYD CABLE

AVEC PRÉFACE DE
M. ALBERT THOMAS
Le Ministre des Armements

HODDER ET TOUGHTON
LONDRES NEW-YORK TORONTO

CMXVII

27'0080

PRÉFACE

J'AI éprouvé un véritable réconfort à lire le petit livre de M. Boyd Cable, non pas seulement parce qu'il décrivait en des tableaux naifs, désordonnés et charmants, la vie intense des ateliers d'Angleterre, non pas seulement parce qu'il évoquait la tâche immense à laquelle le peuple anglais s'est appliqué avec une résolution inflexible depuis deux ans,—j'ai vu moi-même de quels efforts ce grand peuple et ses chefs étaient capables,—mais parce que ce livre n'est qu'un cri de reconnaissance de l'homme des tranchées pour les ouvriers de l'intérieur.

Pendant des mois, tenace sous le bombardement allemand, le soldat anglais a attendu : “ Allons-nous recevoir enfin les munitions dont nous avons besoin ? ” “ En manquerons-nous encore une fois ? ” (p. 6). C'était la plainte

indéfiniment répétée. M. Boyd Cable est allé visiter les ateliers d'Angleterre, et il répond maintenant à ses camarades des tranchées : " Nous aurons toutes les munitions dont nous avons besoin ; nous n'en manquerons jamais plus " (p. 7).

C'est avec émerveillement qu'il raconte comment les gens des munitions toujours pressés (p. 27), ayant toujours à la bouche le " Dépêchez-vous," courent d'usine à usine pour stimuler le zèle de chacun. C'est avec admiration qu'il conte les efforts des femmes ou ceux de l'atelier des vieillards, les usines nouvelles sortant de terre sur les vertes prairies d'Angleterre, les vieux ateliers adaptés au travail nouveau, l'activité formidable et continue des machines.

J'ai donné aux directeurs de nos manufactures françaises, de nos établissements de l'artillerie ou des poudres, l'ordre d'ouvrir largement leurs portes aux soldats permissionnaires. Je voudrais que nos hommes des tranchées à nous vinssent aussi, nombreux, dans les ateliers. Je voudrais qu'ils vissent l'effort de leurs camarades des usines. C'est avec les mêmes senti-

ments de reconnaissance et d'amitié qu'ils suivraient les rudes peines et les fatigues obscures de ceux de l'intérieur, et ceux-ci à leur tour, comment ne sentiraient-ils pas la nécessité, l'urgence, et, si j'ose dire, la bienfaisance de leur travail ?

M. Boyd Cable parfois, pourtant, contient sa joie : " Vous n'allez plus manquer de munitions, camarades ! Vous aurez beau les dépenser aussi vite que vous voudrez, les arsenaux iront plus vite encore. . . . Tout cela est absolument certain, si (c'est le seul *si*, mais c'est un grand *si*), si les ouvriers, dis-je, continuent à y mettre du leur, et vous aident ainsi de toute leur énergie à remporter la victoire " (p. 119). Voilà, dit-il, " la grande question " (p. 120). Il sait les querelles du début. Il sait après quelles luttes les ouvriers anglais ont consenti à abandonner les garanties syndicales. Il sait comment M. Lloyd George dut lancer l'appel aux ateliers.

Nous n'avons pas eu les mêmes peines. Le peuple des usines a été unanime comme celui de l'armée, dès le début de la mobilisation. Mais, la guerre dure, accablante, épuisante. Pas plus

que M. Boyd Cable, nous ne redoutons, nous n'avons eu jamais à redouter que les ouvriers "manquent à leurs engagements" (p. 125), mais la fatigue guette, la fatigue qui peut se traduire en indifférence, en mécontentement, en paresse. Et alors, c'est le retard, c'est la perte peut-être irréparable, c'est peut-être, parce que l'obus manqué, la mort de quelques camarades.

Puissent des appels comme celui de M. Boyd Cable être entendus de tous ! Qu'aucun ralentissement, qu'aucune défaillance ne vienne à cette heure suprême diminuer notre effort. Les Alliés ont enfin dans le domaine du matériel affirmé leur supériorité. Que le dernier effort donne la paix par la victoire !

ALBERT THOMAS.

Ministre des Armements.

28 Septembre, 1916.

DANS LES ATELIERS DE L'ANGLETERRE

I

AUX COMBATTANTS

EN arrivant du front il y a deux mois, je traversai la campagne anglaise, et je me rappelle encore à quel point elle me parut alors paisible et normale. Puis la voiture, qui me conduisit à travers Londres, me montra une foule qui, bien que parsemée et tachetée çà et là d'uniformes khaki, courait, comme par le passé, à ses affaires, ou flânait nonchalamment : les gens faisaient leurs achats dans les magasins, se promenaient ou roulaient en taxis ou en omnibus, comme si la guerre n'avait existé que

dans les journaux, comme si la lutte ou la fabrication des munitions n'avait concerné qu'une certaine partie de la population et n'avait pas intéressé la vie ordinaire du pays.

Mais aujourd'hui je suis un meilleur juge de mes compatriotes. Mes yeux se sont ouverts, et ce que j'ai vu m'a pleinement, absolument rassuré.

La lutte n'a pas lieu en Angleterre, Dieu merci, mais les soldats, qui fourmillent dans la banlieue des grandes villes et ne se voient que rarement dans les rues des villes elles-mêmes, montrent de quelle étoffe sont faits nos défenseurs. Ce que l'on voit moins, (car là aucun uniforme ne se montre, et tout se fait derrière des portes closes et soigneusement gardées), c'est le travail à haute pression des forges et des hauts-fourneaux, c'est le labeur de la nation qui peine au tournage, au ceinturage des obus, au fraisage des rugueux, à toutes les opérations qui ont pour but d'envoyer au front la quantité énorme de munitions dont

le front a manqué pendant trop longtemps. Il est permis à bien peu de gens de voir ce qui se fait vraiment dans les manufactures ; il est permis à moins de gens encore de dire ce qu'ils ont vu : aussi voudrais je dire ici les raisons qui m'ont fait écrire ces pages. Je n'ignore pas que des journalistes fort compétents ont déjà traité de ce sujet dans une série d'articles qui ont paru dans les principaux journaux anglais, et je sais aussi que des hommes politiques éminents ont fait certaines déclarations au sujet de " l'augmentation des munitions," des " fabriques placées sous la surveillance de l'Etat," et " de l'organisation du travail," etc. Mais je sais aussi que le front est devenu très sceptique au sujet de tous les faits et de tous les chiffres autour desquels on a fait tant de bruit, aussi qu'au sujet des promesses de l'année dernière. Je me rappelle que trop bien avec quelle espérance nous autres, qui étions au front l'hiver dernier, attendions l'arrivée du printemps, comptant

sur cet immense afflux de munitions qui devait nous aider à prendre la grande offensive. Je ne me rappelle que trop bien avec quelle patience nous avons dû essayer alors le bombardement allemand, parce que nous manquions d'obus, de bombes, de mortiers de tranchées et de mitrailleuses ; et je me rappelle aussi notre résistance opiniâtre, notre froide résolution à ne pas céder un pouce de terrain, parce que nous étions absolument sûrs qu'au printemps de nouvelles armées viendraient nous seconder de toutes leurs forces, et que les munitions afflueraient pour nous aider au règlement de comptes. Et je me souviens encore du désappointement et de la rage qui ont animé nos cœurs, lorsque le printemps est arrivé et nous a apporté, au lieu de munitions, des histoires de grévistes et d'embusqués et la preuve que l'hiver avait été perdu. Puis toute l'année s'est traînée languissamment : un lent printemps est devenu un été plus lent encore, et peu à peu la certitude a pénétré en

nous qu'il nous faudrait passer encore un autre hiver dans les tranchées. Tout cela est fini, et avec les soldats du front je ne suis que trop heureux d'oublier le passé. Mais c'est à cause de ce passé que j'ai demandé au ministre des Munitions de me permettre de voir de mes propres yeux ce qui se fait maintenant, de me donner l'occasion, à moi qui venais du front, de révéler à mes camarades, (autant que possible) ce que je pourrais voir, de leur dire ce qu'ils désirent tant connaître, à savoir quelle quantité de munitions le futur leur apportera. Le ministre de Munitions m'a permis d'aller voir certaines fabriques, de parler aux inspecteurs, aux contre-mâîtres et aux ouvriers, de leur poser des questions, de regarder les travaux qui s'y faisaient, et de raconter ce que l'avenir réserve. Et maintenant je vais donner à mes camarades des tranchées autant de détails qu'il me sera possible d'en donner sur tout ce que se fait ici. Il y a certains détails qu'il serait peu sage de dévoiler : je les tairai donc,

mais il me restera encore assez de choses intéressantes à dire, et le front aimera à les entendre. J'espère que mes camarades liront ces articles sur la ligne de feu, et j'espère aussi qu'ils les lanceront, lestés d'une pierre, dans la partie la plus proche des tranchées boches : car la bonne nouvelle que j'annonce au front sera fort désagréable aux Allemands.

En lisant ces lignes, nos soldats voudront bien se rappeler ceci : c'est que je n'écris pas pour plaire ou déplaire à un parti politique ; c'est que je n'essaie pas de soutenir ou de critiquer les croyances d'une partie de la presse ; c'est qu'en ce moment je n'ai pas d'autre intérêt à cœur que celui de mes camarades du front ; c'est qu'avec eux je voudrais que cette besogne fût finie une bonne fois pour toutes ; c'est que mon unique préoccupation a trait aux munitions et à leur fabrication. J'entends ce cri s'élever des tranchées : " Al-lons-nous recevoir enfin les munitions dont

nous avons besoin ? ” “ En manquerons-nous encore une fois ? ”

A ces deux questions, voici maintenant ce que je répons, après avoir visité un très grand nombre de fabriques : “ *Nous aurons toutes les munitions dont nous avons besoin ; nous n'en manquerons jamais plus.* ”

En parlant ainsi, je n'oublie pas à quel point notre armée s'est augmentée, à quel point ses besoins ont grandi, à quel point par conséquent nos approvisionnements doivent être considérables, à quel point nos fronts se sont multipliés ; je n'oublierai pas non plus que quelques-uns de nos alliés comptent sur nous pour obtenir une partie de leurs munitions. En dépit de tous ces obstacles, j'ai la conviction que nous aurons tout, absolument tout ce dont nous avons besoin, si (c'est un grand *si*, mais c'est le seul, et je reviendrai sur ce sujet tout à l'heure) si les ouvriers jouent franc jeu, persévèrent dans leurs efforts, nous soutiennent et nous permettent de jouer notre rôle à notre tour.

Si donc ils ne nous lâchent pas, nous aurons des munitions autant que nous en voudrons : nous allons avoir une abondance d'obus et de mitrailleuses, de bombes et de grenades, d'aéroplanes et de mortiers.

Nous avons dès maintenant une quantité énorme de munitions qui sont prêtes, et cette quantité n'est qu'une taupinée auprès des montagnes de projectiles qui ne vont cesser de s'augmenter tous les mois. Camarades qui résistiez avec tant d'acharnement l'hiver dernier dans vos tranchées bouleversées par le feu de l'ennemi et à moitié pleines d'eau, tandis que vos canons ne pouvaient que répondre faiblement à ceux de l'ennemi qui les écrasaient ; camarades artilleurs qui entendiez les cris d'appel et de colère de l'infanterie qui vous suppliait de rendre la pareille et de faire taire, par une canonnade bien nourrie, cette batterie-ci ou ce *minnenwerfer*-là ; camarades qui deviez imposer silence à vos désirs d'écraser l'ennemi, parce que vous manquiez d'obus, vous compren-

dre, j'en suis sûr, ma joie profonde, le spectacle que j'ai vu d'énormes rangées de projectiles entassés les uns sur les autres, et attendant d'être chargés à bord des vaisseaux ; lorsque j'ai vu ces monstrueux engrenages, ces volants, ces bielles, ces presses, ces tiges d'acier ou de cuivre, tous ces mécanismes qui fabriquent telle ou telle partie des armes ou des projectiles lorsque j'ai entendu les commandants se demander où et comment ils allaient abriter toute cette masse de munitions qui augmentait sans cesse ; lorsque j'ai appris, comme je l'ai appris tant de fois, que la fabrique travaillait jour et nuit sans s'interrompre un seul instant, et que son rendement serait doublé dans un ou deux mois, et atteindrait son maximum en février, ou en mars, en avril ou en mai, suivant les cas. Cette dernière assurance était peut-être la plus réconfortante de toutes, au cours de mon voyage si encourageant à tous les points de vue, cette affirmation que l'on voulait construire

ou que l'on construisait de plus grandes fabriques ; que l'on avait besoin de plus d'ouvriers encore, qu'on les faisait venir de partout, qu'on les instruisait ; que l'on avait commandé d'autres machines, qu'elles ne tarderaient pas à venir, ou même qu'on les installait ; que le rendement actuel de toutes les fabriques n'était qu'un commencement, qu'il allait s'augmenter de moitié autant, ou se doubler ou se tripler. Et pendant mon voyage je n'ai pas eu à me contenter d'entendre ces promesses, à me déclarer satisfait de belles paroles ; je n'ai jamais eu à craindre d'être trompé, ni à me demander si tout cela n'était qu'un désir ou qu'une espérance, ou qu'une vantardise, et si le printemps qui commençait ne ressemblerait pas au printemps de l'année dernière, en montrant encore une fois la ruine de nos espoirs et la futilité des mensonges. A chaque tournant de ma route, je n'ai eu qu'à ouvrir les yeux pour me convaincre que toutes ces affirmations n'étaient pas de vaines

paroles, mais qu'elles reposaient sur une base solide. Ici j'ai pu voir d'énormes bielles qui venaient d'être déballées, là un plancher qu'on était en train de cimenter, plus loin de nouveaux étages qui s'élevaient entourés d'échafaudages et de poutres en acier, plus loin encore des forges, des hauts-fourneaux qui dressaient leurs squelettes au milieu d'un amas de briques et d'une mer de mortier. Pendant des heures et des heures je suis allé aussi vite que mon automobile pouvait me conduire, j'ai marché sans m'arrêter à travers d'énormes districts couverts de cabanes, de maisons ou d'ateliers en bois ou en briques : les rangées se succédaient les unes aux autres, les villes aux villes, toutes vides encore de machines et de travailleurs, mais résonnant du fracas des marteaux et des scies des ouvriers qui rivalisaient d'activité entre eux. Et ainsi les promesses que l'on me faisait d'un énorme rendement de munitions,—promesses que j'envoie à mes camarades des tranchées,—n'étaient pas

seulement de l'eau bénite de cour ; elles m'apparaissaient sous la forme de murs de pierre ou de brique, ou de bois, sous la forme d'instruments d'acier ou de cuivre resplendissants, sous la forme de régiments de charpentiers et de maçons, de brigades entières de tâcherons vigoureux, creusant, drainant le sol, posant les fondations d'ateliers, cimentant l'emplacement où allaient se monter des machines à vapeur, et s'établir des fabriques. A vrai dire, ce qui m'intéressait surtout, c'était de découvrir ce qu'on allait faire plutôt que ce qu'on avait fait ou que ce qu'on était en train de faire, de m'assurer de l'avenir, parce que je sais, et mes camarades des tranchées le savent comme moi, ce que nous avons maintenant en fait de projectiles ; mais nous ignorons les approvisionnements qui existent, en plus de nos besoins de chaque jour, nous ignorons comment nos caissons se rempliront de nouveau, si tous nos fronts de bataille commencent à tonner en même temps, si une

grande bataille suit de si près une autre grande bataille qu'il soit difficile de les distinguer l'une de l'autre et de leur donner un nom particulier.

Encore une fois, ma visite a absolument satisfait mon attente ; et je puis prédire en toute sûreté que l'été prochain les hommes de nos tranchées seront aussi satisfaits que je le suis en ce moment : les Allemands le seront moins. Aujourd'hui j'écris au sujet des munitions, et je ne veux pas m'égarer en parlant de stratégie, pas plus que je ne désire entrer en concurrence avec les prophètes en prédisant quand aura lieu la fin de la guerre. Mais après tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai entendu, je ne puis chasser de mon cerveau la pensée joyeuse que voici : si, pendant l'hiver, le printemps et l'été qui viennent de s'écouler, nous avons pu tenir tête à l'ennemi, nous avons pu repousser ses attaques désespérées, enfoncer ses lignes, et garder un kilomètre ou deux du pays, retenir quelques lignes

14 LES ATELIERS DE L'ANGLETERRE

de tranchées ; si nous avons pu faire tout ce que nous avons fait avec une petite armée et un manque désespérant de munitions, qu'allons-nous accomplir dans cette année qui s'ouvre, avec une vigoureuse et puissante armée, avec des approvisionnements énormes en armes et en canons, avec un afflux de munitions arrivant sur le front plus vite que nous ne saurions en dépenser ? Une telle idée est plus qu'encourageante. Et maintenant je vais donner quelques-unes de preuves qui montreront que la perspective de notre succès n'est pas vaine.

RE

out
mée
ons,
qui
ar-
mes
de
que
elle
in-
ves
tre

II

LA MACHINE AUX MUNITIONS

J'AI été saisi d'étonnement, je l'admets, en pensant à quel point les fabriques de munitions se sont augmentées, à quel point celles qui existaient se sont agrandies, puis en voyant d'autres s'élever de toutes parts et se remplir d'immenses armées d'ouvriers. Mais j'ai été encore plus stupéfait, (qu'on se rappelle que j'ai été un an sur le front, et que je n'étais plus guère au courant de ce qui passait dans mon pays), en découvrant que la fabrication des munitions était devenue une partie même de l'existence nationale, en apprenant qu'il était tout à fait banal de voir madame la comtesse de

X., ou madame la duchesse de Z. comprimer au balancier des rondelles pour obus aux côtés de mademoiselle Trois Etoiles et de Jenny l'ouvrière. Ici l'on coudoie un homme, qui fait pour être officier, et n'ayant pu s'engager comme soldat à cause de la faiblesse de sa vue, est devenu ouvrier dans un atelier de munitions ; sale et huileux jusqu'au bord de ses paupières, il fait marcher une pompe alimentaire dans une grande usine. Là l'on aperçoit, dans les " cantines " des différentes fabriques, des vingtaines de dames accoutumées depuis leur enfance d'être entourées de domestiques, qui devenues servantes à leur tour, sont en train de couper des " sandwiches," de porter des tasses de thé, et de servir les ouvriers dans les ateliers. Si les trains de voyageurs ne sont plus en aussi grand nombre, si les trainsposte arrivent très en retard, ou quand ils peuvent, si les marchandises ne parviennent qu'une semaine, ou qu'une quinzaine, ou qu'un mois après leur départ, c'est que les wagons chargés de munitions encom-

brent les voies ; c'est que de nombreuses industries ont dû disparaître, parce que l'Etat avait besoin de leurs ouvriers ou de leurs machines, —pour les munitions ; c'est que dans les " écoles polytechniques " les élèves apprennent rapidement à faire des munitions ; c'est qu'en réalité tout le pays est devenu une énorme fabrique de munitions, toujours sous pression, c'est qu'aucun homme, aucune machine, aucun outil propre à fabriquer des munitions ne fait rien d'autre. Vous pouvez être étonnés, camarades du front, (car je l'ai été moi-même) d'apprendre que le ministre des Munitions a mis la main pour ainsi dire sur l'industrie tout entière du pays ; mais c'est qu'il règne en autocrate sur la nation tout entière, comme jamais potentat asiatique n'a rêvé de régner ; c'est qu'aucun marchand ne peut acheter ou vendre quelques kilos de ferraille, ou pour vingt francs de cuivre, sans qu'aussitôt quelque fonctionnaire du ministère ne l'apprenne et ne vienne en demander la raison, comme pour

assouvir une curiosité insatiable ; c'est qu'aucune machine, aucun outil, propre à travailler le métal, ne peut être importé, sans que le ministère des Munitions ne demande d'abondantes explications au sujet du lieu de sa destination et de son usage futur, c'est qu'en outre, si cette machine et cet outil ne doivent pas servir à la fabrication des munitions, il est plus que probable que le ministre s'en emparera et les fera servir à ses desseins ; c'est qu'aucune machine ne peut être exportée ; c'est que l'on ne peut acheter ni vendre une nouvelle machine ou une machine d'occasion sans une permission du ministère ; c'est qu'aucun homme, qu'aucune firme ne peut employer un homme, ne peut se servir d'une machine à fabriquer des horloges, des gramophones, des automobiles, ou rien de semblable, si le ministère désire que cet homme ou que cette firme change son usine en une fabrique de munitions, entièrement ou en partie. Et toute cette puissance du ministre n'existe pas seulement sur le papier. Le

ministre entend bien user de sa puissance, et il en use si bien que des milliers de machines et des milliers d'ouvriers ont dû renoncer à leur travail d'autrefois pour fabriquer des munitions. Un artisan ne peut plus travailler là où il lui plaît et de la façon qu'il lui plaît. S'il possède une machine à fabriquer des boutons de culotte et que le ministre désire qu'il fabrique des rondelles pour cartouches, il doit lui obéir. Si une firme est en train de construire des automobiles, l'inspecteur du ministère peut entrer et dire à cette maison de cesser son travail et de commencer sur le champ la fabrication d'obus. Si une autre firme qui travaille déjà aux munitions emploie par jour 100 ouvriers "du métier," et cent autres inexpérimentés, le ministre prendra un certain nombre des mécaniciens de profession et les enverra dans une autre maison où les ouvriers habiles sont rares et par conséquent absolument nécessaires. La machine fonctionne maintenant avec une régularité parfaite, mais il est facile de voir quelle

tâche gigantesque cela a été de la mettre en marche. Un tel résultat n'a pu être obtenu que grâce à l'accord et à la coopération des grandes firmes et des principaux hommes d'affaires du pays. Tout le monde sait maintenant comment le ministre des Munitions pria les industriels d'un district d'organiser le travail entre eux, de former des comités locaux, et de faire produire à leurs fabriques le maximum de rendement. Je voudrais pouvoir raconter comment ces comités se sont mis à leur besogne, et comment les fonctionnaires locaux du ministère ont compris leur devoir. Mais je me demande si la nation se rendra jamais compte de la dette de reconnaissance qu'elle doit à ces hommes, pour les résultats magnifiques qu'ils ont su obtenir. Je suis entré en rapport avec un grand nombre d'entre eux pendant mon voyage, et s'il est une chose qui m'ait frappé encore plus que leur compétence, c'est leur ardeur au travail. Il est évident qu'ils ont pris la chose à cœur et s'y

intéresse de tout leur être. En de nombreux cas ils ont renoncé aux bénéfices que leur rapportait leur industrie, et partout où je suis allé, ils ont sacrifié leurs plaisirs, leur bien-être, leurs loisirs à l'accomplissement de leur tâche. J'ai rencontré le directeur d'une fabrique qui depuis 6 mois n'était pas entré une seule fois dans sa maison pendant le jour, n'avait jamais vu ses enfants que pendant leur sommeil, et dont les heures de travail le prenaient depuis 6 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir, le samedi, le dimanche et le lundi, tout comme les autres jours. Ces propriétaires d'usines, ces directeurs, ces inspecteurs, ces comités tout entiers avec leur président et leur secrétaire sont l'âme de cette immense entreprise et font l'admiration de tous ceux qui les voient à l'œuvre. Ils sont les organisateurs et la force motrice de cette machine des munitions ; et la guerre, à mesure qu'elle continuera, nous révélera de plus en plus ce qu'est ce grand organisme. J'ai sou-

vent entendu jadis des gens s'étonner que l'on n'ait pas employé au service de la nation les principaux hommes d'affaires du pays, les "capitaines d'industrie." A qui connaît la vérité, de telles paroles semblent une mauvaise plaisanterie, car, tandis que les gens se plaignent que rien n'ait été fait dans ce sens, le ministre a justement utilisé ces hommes mêmes ; mais, ce faisant, il n'a pas embouché la trompette épique.

Quelques-uns des plus grands ingénieurs du pays, (non, j'ai tort de parler ainsi, je devrais dire, de l'empire britannique tout entier), quelques-uns des hommes d'affaires les plus éminents de notre empire dirigent cette immense machine des munitions. Dans de nombreux cas, (je crois pouvoir dire, dans la plupart des cas, mais je ne veux parler dans ces articles que de ce que j'ai vu de mes propres yeux), ces hommes consacrent, sans marchander, leur temps et leur énergie à cette énorme entreprise, sans recevoir le moindre appointement, la

moindre récompense. Ces hommes qui ont soumissionné pour des millions de livres, qui ont gagné des milliers de livres sterling par an, ont renoncé à leurs affaires pour travailler aux munitions. Je puis donner ici un cas sur les nombreux exemples que j'ai pu observer. A un certain endroit, que je décrirai plus tard, et qui sera bientôt la fabrique la plus énorme de munitions de l'univers entier, une vingtaine de nos plus grands ingénieurs travaillent avec ardeur. Ils sont, ces hommes, des entrepreneurs dont la tâche ordinaire est le percement d'un tunnel dans les Alpes ou les Andes, la construction d'un pont, comme celui sur le Forth, l'érection d'une rue tout entière de bâtiments "gratte-ciel," ou l'endiguement du Nil. Et maintenant ils construisent des routes, des baraquements, des machines pour produire l'électricité, apporter l'eau et la lumière, et drainer le sol, dans tout le district, et c'est avec acharnement qu'ils s'empressent d'achever leur ouvrage. Et le chef suprême de l'entre-

prise est un associé dans la firme, qui, à mon avis, est la plus grande de tous les firmes d'ingénieurs de l'empire britannique ou du monde ; la réputation de cette maison est en effet proverbiale ; son activité se déploie dans tout le monde habité, et même dans une grande partie du monde inhabité ; son capital se monte à des millions de livres sterling, et ses entreprises ne sauraient se compter. Ce directeur a rassemblé autour de lui une foule d'hommes d'élite venus des quatre coins de l'univers. Dans l'amas de bureaux qu'on a construits pour abriter les commis, il serait possible d'entendre parler toutes les langues civilisées, et à demi-civilisées, du monde : il y a même des employés qui parlent certains idiomes qu'un professeur aurait peine à comprendre. On les a faits venir du Chili ou de Chicago, de Sydney ou de Santiago, des chemins de fer qu'ils traçaient au Brésil, ou des mines de Bakou ; pour venir en Angleterre

ils ont abandonné les ponts qu'ils bâtissaient, les tunnels ou les puits qu'ils perçaient, les canaux qu'ils construisaient, tous les ouvrages énormes qu'ils avaient entrepris dans l'empire et en dehors de l'empire britannique. Et aujourd'hui les voici tous dans ce petit coin de la Grande-Bretagne, en train de lever des plans, de mesurer des terrains, de tracer des chiffres, de creuser la terre et de la façonner à leur guise, et tout cela dans un seul but, celui de produire autant de munitions que possible. Les fruits de leur énergie, de leur expérience, et de leur science se montrent de toutes parts ; ils grandissent de plus en plus chaque jour, et comme d'heure en heure. De tels hommes sont la force motrice qui fait fonctionner cette énorme machine en train de se mettre en mouvement, qui n'a pas atteint encore son maximum de rendement, mais qui le fera bientôt et justifiera alors pleinement ce mot qu'on attribue à un journaliste des États-Unis

prétendant juger les Anglais : " Bad starters, but darn good finishers " (Ils démarrent mal, mais ils finissent joliment bien).

Mais ce n'est pas seulement dans ces nouveaux établissements immenses que le ministre des Munitions fait de la bonne besogne : en vérité, je me suis laissé dire que c'était là la partie la plus facile et la plus simple de sa tâche colossale. Sa tâche la plus malaisée a été l'organisation des petites usines, la transformation de toutes sortes d'usines en fabriques de munitions. J'ai eu de nombreux exemples de ce fait, partout où je suis allé, mais une course en automobile que je fis de fabriques en fabriques résuma pour ainsi dire à mes yeux toute cette entreprise gigantesque. L'un des ingénieurs du ministère était avec moi pour me faire visiter les ateliers. Ressemblant en cela à tous ses collègues, il était pour lui-même un bourreau de travail, et sachant que je désirais avoir autant de détails que possible sur cette question des munitions, il ne cessait

de m'accabler de faits et de chiffres. Notre automobile filait, sur des routes où il avait plu, à une allure qu'un policeman n'eût pu tolérer ailleurs ; j'ai découvert plus tard que c'était là l'habitude des chauffeurs des automobiles du ministère, et l'un d'entre eux à qui je parlais de cette vitesse vertigineuse m'en donna la raison : " Ces messieurs des munitions que je conduis," me dit-il, " ils n'ont qu'un mot à la bouche, et c'est : ' dépêchez-vous ! ' "

Mon compagnon était en train de me dire le chiffre vraiment extraordinaire du rendement de son district, lorsque l'automobile tourna à toute vitesse un coin dangereux, s'arrêta, en dérapant, presque sous l'arrière d'un immense fourgon qui s'avavançait lourdement au milieu de la route. Il y avait une bâche sur l'autocamion, mais j'aperçus à un bout quelque chose qui me rappela : longues lignes de soldats s'avavançant,—courbés sous de lourdes charges,—dans les tranchées de seconde ligne de Loos.

L'automobile d'un mouvement saccadé sortit de derrière le fourgon, profita d'un espace libre dans la circulation des voitures, s'élança comme une flèche et courut furieusement le long de la route couverte d'eau de pluie. "C'est là la fabrique,—là-bas," me dit l'ingénieur, "et l'énorme cheminée appartient à la fabrique de tabac de Monsieur X. On y fabrique maintenant des obus." Je ne pus m'empêcher de m'étonner qu'on ait pu changer une fabrique de tabac en une fabrique de munitions. "Mon Dieu !" me dit l'ingénieur en riant, "cela n'est rien. Je vais vous montrer des métamorphoses plus étranges. La grosse difficulté pour nous a été de trouver des machines, et des hommes pour les manœuvrer. Des fabriques d'automobiles ou de chaudières étaient toutes désignées, n'est-ce pas, pour notre genre de travail, et nous avons sauté dessus. Mais plus tard . . . tenez, vite, regardez au bout de ce chemin !" L'automomo-

bile marchait à toute vitesse, mais j'eus le temps d'apercevoir en un clin d'œil, tandis que l'entrée du chemin s'ouvrait et se fermait presque aussitôt à nos yeux, une perspective assez terne et morose avec des flaques d'eau et deux fourgons barrant l'autre extrémité. " Là," me dit l'ingénieur, " était une fabrique de gramophones. On y fait maintenant des fusées d'obus." Et tandis que l'automobile filait rapidement en bourdonnant sur les parties toutes droites de la route, ou encore s'inclinait terriblement sur le côté, dérapait ou faisait des embardées à tous les tournants glissants et dangereux, ou encore ralentissait brusquement tout en cornant d'une voix rauque et semblait se traîner derrière des chariots qui arrêtaient sa marche, l'ingénieur ne cessait de me parler de la transformation de cette usine-ci ou de cette usine-là : ici, c'était une fabrique de machines magnéto-électriques, là une fabrique de pianos, plus loin une carrosserie ;

et mon interlocuteur résumait tout ce changement en ces mots : “ Ici l’on fait maintenant des bombes, là des crosses de fusils, et là des châssis d’aéroplanes.” Je lui demandai alors si ces firmes s’étaient offertes elles-mêmes à travailler aux munitions. “ Quelques-unes, oui,” me dit-il, “ mais les autres ne pensaient nullement qu’il y eût des besognes auxquelles elles pussent s’adapter.” Ma pensée alla en ce moment à la manufacture des tabacs, et je déclarai que l’on ne pouvait s’étonner que certaines de ces maisons n’aient jamais songé à se rendre utiles. “ Mais,” continua l’ingénieur, “ je dois ajouter qu’en règle générale ces maisons demandent uniquement qu’on leur montre les premiers rudiments du métier, et elles se mettent aussitôt au travail d’arrachepied. Tenez, je pense au *Rollero-Duplicator* en ce moment. Savez-vous ce que c’est qu’un duplicateur ? C’est une chose qui sert à imprimer à de nombreux exemplaires ce que vous

avez d'abord écrit au patron sur une feuille. Eh bien ! cette fabrique est devenue. . . .” Et voilà mon homme partie à m'expliquer une autre transformation magique.

C'est là l'espèce de métamorphose que j'ai vue d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne. Ce ne sont pas seulement les grandes fabriques qui travaillent pour le ministère des Munitions. Les petites entreprises se sont mises à l'œuvre avec autant d'énergie, et si chacun de leur rendement, pris en soi, est peu important, la somme totale est considérable ; un grand nombre d'entre elles, en entreprenant la fabrication de certaines fusées, de certaines rondelles ou d'autres articles, donnent aux grands fabricants le moyen de se servir de ces petites pièces, et de se consacrer à la fabrication des parties plus importantes. Chaque pièce fabriquée doit avoir un certain calibre, et une vis faite dans un atelier à Bermondsey et une autre faite à Clydebank ira s'adapter à un écrou qui a été

32 LES ATELIERS DE L'ANGLETERRE

percé à Birmingham exactement comme si le même homme ou la même machine avait ajusté les deux choses. Mais je parlerai plus tard de ces travaux faits séparément et toujours sur le même modèle. C'est là un point fort intéressant.

III

DU SUBLIME AU SUBLIME

L'AUTOMOBILE s'était maintenant engagé dans les rues encombrées de la ville, et l'ingénieur me montrait de loin les différentes usines employées naguère à fabriquer toute sorte d'articles, et maintenant occupées à une seule besogne, la seule qui comptât, lorsqu'au beau milieu de sa conversation il fit une remarque qui donna un nouvel aliment à ma curiosité : " Ce ne sont pas seulement les fabriques ordinaires qui font ce travail-là," me dit-il. " Il faudra que je dise à mon collègue qui s'occupe de l'est de l'Angleterre de vous raconter une bonne histoire : il s'agit d'un *'chand d'habits*, un

juif, qui a voulu mettre un jour au service du ministère des munitions ses machines qui servaient à fabriquer des perles en jais, et ses malheureuses esclaves d'ouvrières. Il était tout prêt à soumissionner pour n'importe quoi, depuis les plus gros obus jusqu'aux plus petits. Mais nous ne sommes plus à l'époque où un homme pouvait s'engager à entreprendre n'importe quelle fourniture pour l'armée, dans l'espoir de mettre ensuite l'affaire à l'entreprise : aussi a-t-il raté son coup. J'ai entendu dire toutefois que ses ouvrières sont en train de fabriquer des ceinturons de soldats, ou quelque chose d'analogue. Mais les habillements militaires, cela n'est pas ma partie, vous savez, et je ne connais pas la fin de l'histoire : quoiqu'il en soit, j'ai dans mon district assez d'exemples d'usines changeant de fabrication du jour au lendemain. Je connais une certaine maison qui vous intéresserait vivement. La fabrique est une chambre à coucher donnant sur le derrière de la maison ; la machine est un tour

très fatigué et un peu rhumatisant, et les ouvriers se réduisent à un vieillard, bien qu'entre nous je soupçonne fort sa vieille femme de manœuvrer le tour, lorsque son brave homme de mari est endormi. La chambre n'est pas assez grande pour contenir le tour et la tige de cuivre qu'il actionne et qui devient fusée à obus ; aussi ont-ils dû faire un trou dans le mur, par lequel passe cette tige de cuivre, qui entre peu à peu dans le tour et dont chaque pouce se change en une fusée. Puis il y a une autre maison dans le même genre qui a eu un commencement aussi modeste, mais qui grandit en ce moment, et achète un nouveau tour, à mesure qu'elle réussit. Cette maison est un peu plus loin dans la rue et nous allons passer devant." Bientôt sur ma demande l'automobile ralentit, traverse lentement la rue, et s'arrête devant la porte d'une maison ordinaire, à l'aspect plutôt négligé. Nous sonnons, on nous fait entrer, nous nous fauflons à travers les paquets qui encombrent l'étroit

corridor, et après avoir gravi un escalier un peu raide, nous nous trouvons dans une sorte de salon rappelant exactement celui d'un *boarding-house* de Bloomsbury. Il n'y a rien dans tout ce décor qui puisse suggérer la moindre fabrication de munitions, mais bientôt le propriétaire-directeur arrive et nous conduit à "son établissement." Il en est très fier, et il a bien raison. Au début il n'avait qu'un tour, et maintenant il en a une demi-douzaine que fait marcher un petit moteur caché dans un coin. Les tours ont été achetés l'un après l'autre, le premier payant pour le second, le second pour le troisième, et ainsi de suite, mais il est juste d'ajouter que le gouvernement est venu sérieusement au secours de cet ingénieur si actif. Et maintenant tous ces tours donnent une impression de fabrication intensive, et ils sont si près les uns des autres que l'on doit marcher de côté pour passer entre eux ; et mille rondelles de laiton poli bien rangées prouvent l'énergie du travail des ouvriers et

des machines et l'organisation et l'intelligence qui animent tout depuis le haut jusqu'en bas.

C'est ainsi qu'à la longue l'Allemagne sera battue sur son propre terrain. En haut, dans une chambre de débarras, il y a une machine compliquée et ingénieuse qui nous révèle l'ancien métier du propriétaire avant la guerre ; et relégués dans un coin, poussiéreux, sales, ternis, négligés et oubliés, se trouvent les objets que cette machine fabriquait autrefois ; mais tout ce travail est abandonné maintenant, tout ce travail qui représente une grande somme de labeur humain et une clientèle que le fabricant a dû mettre longtemps à se faire : or aujourd'hui tout cela appartient au passé. Ici des boutons, là des agrafes et des colifichets en argent, en émail, en cloisonné brillent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, damasquinés d'arabesques délicates d'or ou d'argent. " Tout cela, c'était pour l'exportation en Orient," me dit le propriétaire. " Pour l'Inde, l'Egypte

et la Turquie, etc. Les indigènes aiment ces petits objets-là, je suppose."

Les indigènes ? Et aussitôt mon imagination évoque des visions d'Arabes trafiquant et marchandant sur le pont d'un navire à Port Said, l'image de l'intérieur sombre et parfumé d'une boutique japonaise à Singapore, celle d'un colporteur indigène accroupi en plein soleil devant la véranda de l'hôtel à Sourabaya, et j'entends la voix du vendeur, aiguë et pleine d'assurance, disant au touriste : "Native work, sah ! Re-al native work !" "Travail d'indigène, monsieur ! Vrai travail d'indigène !" Et maintenant dans la mansarde d'une maison en Angleterre, je vois les mêmes articles, tandis que le fabricant se demande pourquoi je souris à la vue de ces colifichets et de son énorme machine.

Nous voici de nouveau dans la rue, et l'ingénieur me fait alors une remarque que le lecteur ne pourra comprendre, si je ne lui explique l'emploi de ma matinée. "D'où sublime nous

sommes tombés dans le ridicule," me dit-il ; et en parlant ainsi, il pense aux usines que nous venons de visiter. Il vient de me montrer en effet une fabrique " métamorphosée," comme modèle de toutes celles qui travaillent aux munitions. Avant la guerre en effet, cette maison fabriquait des pièces de locomotives de chemin de fer. Elle s'était spécialisée dans ce genre de travail, ses nombreux ouvriers étaient des spécialistes, et tout son outillage avait été construit pour ce travail spécial. Et maintenant les directeurs de l'établissement avaient renoncé à ce travail, et ils s'étaient mis à la disposition du ministère des munitions. Ils avaient adapté fort ingénieusement leurs machines et leurs tours à leur nouvelle fabrication, en faisant eux-mêmes et en ajustant de nouveaux outils, ainsi qu'en achetant de nouvelles machines. Dans d'énormes salles nous voyons des tours énormes, perçant au milieu de grincements aigus et criards des blocs d'acier qui peu à peu prennent sous nos yeux

la forme et l'apparence d'obus. Nous sommes témoins de l'usinage, du tournage et du ceinturage des obus. Nous contemplons les lopins d'acier mis au point sur une série de tours de précision ; nous assistons au ceinturage de l'obus. On prépare d'abord le logement de la ceinture en creusant dans le métal une gorge où l'on trace des stries qui la font apparaître comme guillochée. La ceinture, constituée par un anneau découpé dans un tube en cuivre sans soudure, est placée dans cette gorge par une presse qui écrase le cuivre en lui faisant épouser les creux et les aspérités de l'acier. Elle est fixée de telle façon que la pression formidable des gaz dans le canon ne saurait la détacher.

La machine, appelée *banding press* que nous voyons fonctionner est une nouvelle machine que l'on vient d'installer, et elle est en train de fabriquer des obus pour la première fois. Là encore j'entends de nouveau les mêmes paroles, " Cette nouvelle machine va beaucoup augmenter notre rendement," me dit le directeur avec

joie, pendant que nous la regardons fonctionner. "Tant qu'elle marchera, notre fabrication va grandir de . . . pour cent."

Dans une autre vaste salle, on fabrique des bombes que l'on appelle en Angleterre des *ananas*, parce qu'elles rappellent ce fruit par leur forme et le dessin réticulé de leur surface : elles se briseront en effet en autant d'éclats qu'il y a de lignes tracées. Dans la fonderie le sol est couvert de rangées innombrables de boîtes carrées, peintes en gris sombre, et d'autres boîtes qu'on pourrait croire remplies d'empreintes creusées par des altères. Les ouvriers travaillent autour de ces boîtes, qui sont des moules à bombes ; et à l'une des extrémités de la salle d'autres hommes sont en train de fourgonner à une sorte de porte de four. Lorsque le bouchon en argile est enlevé, on voit le métal ruisseler en une coulée étincelante, d'un rouge rosé, dans l'énorme baquet qui doit le recevoir. Lorsque ce seau est plein, un autre bouchon de terre est mis en

place pour arrêter la coulée, et aussitôt l'énorme poche saisie par des crochets, au bout de longues chaînes qui courent sur des rails au-dessus de nos têtes, porte le métal en fusion dans les moules qui l'attendent. Le baquet se déverse dans chaque moule, et l'acier liquide coule doucement dans chaque trou, jusqu'à ce que le baquet soit vide. Après notre visite dans les salles où les tours grondent et crient, où l'acier grince sans cesse sous l'action des instruments qui le coupent, où les marteaux n'interrompent jamais leur fracas épouvantable, cette fonderie paraît étrangement silencieuse ; mais dans cette salle, comme dans toutes les autres, l'on a la même impression d'activité, d'énergie, de grouillement et d'organisation ; et la coulée du métal en fusion, l'éclat du four, le grondement du feu, le souffle puissant de l'air, tandis que l'on chasse des moules la moindre trace de poussière et de sable, le fracas et le cliquetis des outils, les mouvements des ouvriers en sueur, et à demi-nus, tout

donne la sensation de l'activité la plus puissante et de la volonté la plus tenace.

“ Nous fabriquons trente mille de ces choses-là par jour,” me dit le directeur, “ et nous ferons encore mieux dans quelque temps ”—

Et maintenant, camarades des tranchées, grenadiers, membres du “ Club des Suicidés,” faites attention à mes paroles : cette usine fabrique à elle seule trente mille grenades par jour, et elle ne fait pas que des grenades.

Elle est une des nombreuses fabriques que j'ai visitées, et des très nombreuses usines que je n'ai pas vues ; et on y fait seulement une certaine grenade, parmi les nombreuses autres que l'on fabrique en ce moment, comme vous le savez.

Cela vous fait-il comprendre le nombre de grenades que vous recevrez bientôt ? Je l'espère. J'espère que vous comprenez maintenant que vous ne serez jamais plus chassés à coups de bombes d'une tranchée que vous aurez conquise, faute de grenades. Et j'espère

aussi qu'Herr Fritz, votre voisin d'en face, se rendra compte du changement qui aura lieu bientôt, et le trouvera à son goût !

Après notre visite à la fonderie, nous allons dans les ateliers, nous fauflant entre des montagnes d'obus à toutes les phases de leur fabrication. Après avoir gravi des escaliers, traversé de nombreuses salles, remplies d'ouvriers et de machines, et fait ainsi des kilomètres, nous voici enfin dans un grand atelier vide. Là il n'y a pas âme qui vive, mais l'on peut voir de nombreuses machines. Les planchers résonnent sous nos pas ; les murs nous renvoient nos paroles ; les machines sont silencieuses, couvertes de poussière, sales, tristes, abandonnées ; et entassés dans des coins, sur et sous des bancs, mais toujours hors de la portée de la main, nous voyons des monceaux de ces parties de locomotives que cette usine fabriquait autrefois. Ces articles, ces machines qui ne fonctionnent plus représentent des milliers de livres sterling, et l'on

aurait pu craindre que la vue de ce spectacle, la pensée de toute cette expérience spécialisée et maintenant inutile n'eussent attristé le directeur d'un pareil établissement. Mais il n'y a point de place dans son âme pour le regret, ni pour le souvenir du temps passé. " Nous n'avons pu adapter ces machines à notre nouveau travail," me dit-il, " aussi allons-nous nous en débarrasser et les remplacer par d'autres, propres à fabriquer des obus."

Cette phrase résume vraiment toute cette immense organisation du ministère des Munitions. L'homme ou la machine qui ne peut ou ne veut pas s'adapter à l'usinage des obus est écarté sans pitié et remplacé par l'ouvrier ou l'instrument propre à ce nouveau travail. Disons-le à l'honneur de ces hommes ; très peu de leur machines n'ont pu être adaptées ; très peu d'entre eux n'ont pu être mis à la fabrication des munitions ; un nombre plus restreint encore n'a pas voulu s'y livrer.

Les ouvriers se sont arrêtés un instant :

car c'est l'heure du dîner ; aussi sortons-nous ; et l'automobile doit traverser une foule de gens qui se pressent à l'entrée principale, et fendre les flots des hommes qui ont envahi la route.

Et maintenant, ami lecteur, pour en revenir à cette remarque qu'avait faite l'ingénieur en sortant de l'humble atelier où jadis l'on fabriquait des boutons et du *vrai travail d'indigène*, vous comprenez ce qu'il voulait dire par ces paroles : “ Du sublime nous sommes tombés dans le ridicule, n'est-ce pas ? ”

Mais non ! il ne me paraît pas qu'il en soit ainsi. Car l'ex-fabricant de boutons fait de son mieux, tout autant que l'ex-fabricant de pièces pour locomotives. Songeons-y : n'y a-t-il pas quelque chose de vraiment noble dans le spectacle de cet homme qui a renoncé à son occupation habituelle, pour prendre un nouveau métier, et tout cela pour servir sa patrie ! Si nous pensons à ce fabricant de boutons, à cet autre vieillard et à sa femme,

et à la tige de cuivre passant par le trou dans le mur, si nous y voyons l'exemple de l'esprit qui anime l'empire et ses ouvriers aujourd'hui, n'est-ce pas là une chose dont nous devons remercier la Providence ? Sachons envisager les choses, comme il convient : lorsqu'en sortant de ces immenses établissements, nous nous rendrons à la petite chambre de l'humble ouvrier, nous ne tomberons pas du sublime dans le ridicule ; nous monterons plutôt du sublime à ce qui est plus sublime encore.

IV

DES OBUS ET ENCORE DES OBUS

IL me serait impossible de décrire en détail toutes les fabriques que j'ai pu visiter, mais dans un grand nombre d'entre elles j'ai recueilli assez de renseignements pour savoir avec quelle activité les ouvriers travaillent aux munitions.

Je suppose qu'il n'est pas de question plus intéressante pour mes camarades de tranchées que celle de la production des obus. Les obus et les canons sont des facteurs si importants aujourd'hui, le feu roulant de l'artillerie prépare tellement l'attaque de l'infanterie, et par contre les tirs de barrage de

l'artillerie ennemie sont si destructeurs, bref l'effet moral et physique d'une artillerie supérieure à celle de l'adversaire est si grand que le front apprendra avec la plus grande joie, j'en suis sûr, que des obus de tous les poids et de tous les calibres sont fabriqués dans les usines et en sortent en un flot ininterrompu, et qui n'a pas encore atteint tout son volume.

L'un des spectacles les plus émotionnants que j'aie vus pendant mon voyage a été la fabrication d'obus dans une fonderie, où les lopins étaient en train de devenir des obus de 15 et de 20 centimètres. La fonderie était une immense salle, à demi éclairée par les éclats de lueurs rougeâtres aperçus à travers la rangée des portes des fours, et transperçant la pénombre chaude : ajoutez à cela la baie, chargée de vapeur et de fumée, d'énormes machines se dressant vaguement dans la demi-obscurité, et les formes des ouvriers affairés. Une porte s'ouvre brusquement, et une lumière d'un

éclat aveuglant illumine tout à coup l'atelier ; de longues tiges de fer sont plongées aussitôt dans ce trou de volcan et tisonnent à la hâte le feu, tout en cherchant à harponner, à saisir le morceau d'acier étincelant qui enfin sort en roulant, se dresse et retombe et tourne sur le plan incliné devant la porte de la fournaise. Au milieu d'un grand brouhaha, d'un bruit de pas qui se précipitent et du fracas d'un truck, le lopin chauffé à blanc est saisi et porté sur un truck à bras et poussé là où l'attendent des ouvriers, groupés auprès d'une énorme presse dont la masse se dresse dans les ténèbres. Là le métal encore tout rouge est mis en position dans la matrice de la presse hydraulique, et aussitôt la machine, avec un long sifflement, s'abaisse et emboutit le métal d'un mouvement lent mais irrésistible. Un jet de flamme s'élance, une fumée épaisse et noire s'élève dans l'air et s'évanouit rapidement, et le poinçon s'enfonce, remonte, s'abaisse de nouveau et recommence encore. La machine pousse de

nouveau un autre soupir, écarte le premier poinçon, en soulève un autre au-dessus du métal étincelant, et enfonce celui-là, comme le précédent. L'un après l'autre tous les poinçons viennent chacun à leur tour emboutir l'acier plastique. Enfin le dernier poinçon sort du métal et deux hommes armés de leviers fort longs font sortir de la matrice l'acier qui n'est pas refroidi, mais qui est devenu en quelques secondes un cylindre creux, du bloc grossier et dur qu'il était auparavant ; des grappins pendant à des chaînes s'emparent du cylindre, et le portent rapidement à la presse horizontale où l'acier est tiré, comme s'il n'était que du mastic, et tréfilé de façon à avoir la grandeur voulue. Lorsqu'elle a accompli sa tâche, la presse horizontale rend le cylindre, qui en se refroidissant a pris une teinte rose rouge, et le jette par terre, tout en attendant qu'on lui en serve un autre : les ouvriers roulent alors le cylindre sur le sol, auprès de la longue rangée des autres obus

qui prennent peu à peu toutes les teintes du rouge, et vont jusqu'au sombre, en passant par le rose, le rouge sang, et le cramoisi violet, enfin le gris froid et le noir. Et tandis que les presses travaillent un lopin rougi à blanc, un autre lopin sort de la lingotière, un autre est dans la presse horizontale, un autre roule sur le sol pour aller trouver les autres obus qui refroidissent. Plusieurs équipes d'ouvriers, plusieurs pilons et plusieurs presses travaillent au maximum de vitesse ; la fonderie est remplie du fracas, du grondement, et du sifflement des machines ; du roulement des trucks, du cliquetis des chaînes, des leviers et des pinces, du bruit sourd et du heurt des lopins tombant et roulant sur le sol, et de temps en temps de la clameur des voix éclatant brusquement dans le silence, et de la course précipitée des pieds des ouvriers. L'ouverture et la fermeture des portes des batteries de fours, l'éclat flamboyant des fournaies, les lopins d'acier chauffés à blanc, ou rouges encore, le jet de

la flamme et le vol des étincelles au premier coup de la presse hydraulique jettent un manteau d'une lumière tantôt dorée et comme rouillée, tantôt orange éclatant, tantôt rouge sombre sur les machines luisantes, les formes des hommes courant çà et là, sur leurs bras qui s'avancent et se retirent tour à tour, sur leurs épaules qui se haussent et s'abaissent, sur leurs visages brillants de sueur, leurs yeux éclatants et leurs dents paraissant plus blanches encore. La fonderie palpite de vie, elle bourdonne, elle tremble, elle halète dans son activité incessante et farouche, dans son énergie inlassable et merveilleuse, dans sa virilité admirable et bien ordonnée. Il fait bon être là, et regarder les lopins les uns après les autres sortir de la fournaise et tomber avec fracas sur le sol ; il fait bon voir l'immense machine les battre et leur donner une forme ; il fait bon entendre les voix et les clameurs des ouvriers, sentir l'action, la force, la poussée de toute l'entreprise. La poussée, c'est bien

le mot pour décrire l'activité de cette usine, comme de toutes celles qui travaillent aux munitions. Le directeur qui me fait visiter l'établissement n'a qu'un désir, celui d'obtenir le maximum de rendement de sa fabrique, et d'ajouter sans cesse de nouvelles machines à celles qu'il possède déjà. Chaque nouvelle méthode d'améliorer le travail est aussitôt soumise à l'examen : toute invention qui a pour but d'économiser le temps est aussitôt adoptée, dès qu'il a été prouvé qu'elle répondait au but de l'inventeur.

L'on me montre tantôt une nouvelle machine en train d'être construite pour nettoyer l'obus une fois achevé ; tantôt une nouvelle installation pour peindre rapidement et d'une façon égale les obus par un jet de couleur s'élançant d'une brosse : partout, dans tout l'établissement je vois de semblables trouvailles pour ménager le temps et accélérer le rendement. Et l'on doit toujours se rappeler que dans de tels établissements épargner le temps et le

travail ne veut nullement dire (qu'on m'entende bien !), diminuer les heures de travail, ou le nombre des ouvriers ; cela signifie uniquement trouver du temps pour faire d'autre ouvrage, et permettre aux ouvriers de se consacrer à un autre labeur. Tout ce qui a pour but de décharger un peu les mécaniciens et donner plus de travail à la grosse main d'œuvre, de façon à accélérer l'ouvrage des premiers, est considéré comme un bienfait. Dans l'établissement dont je parle, il y avait deux mille ouvriers,—je dis, il y avait, parce que cela se passait il y a quinze jours, et qu'en une quinzaine il se passe de grands changements dans une fabrique de munitions,—il y avait 2,000 ouvriers, et dans ce nombre il n'y en avait que soixante qui fussent mécaniciens. Je demande alors ce que sont ces hommes que j'ai vus sortir les obus des lingotières, mettre les lopins sous les presses, et manœuvrer ces énormes machines si habilement et si doucement. “ Ces hommes,” me dit le di-

recteur, “ ne savaient absolument rien de tout cela il y a quelques mois. Ils étaient des laitiers, des maraîchers, des charretiers, que sais-je ? toute sorte de gens, qui étaient aussi novices qu'on peut l'être, et n'étaient jamais entrés dans un atelier, n'avaient jamais manié d'outil avant de venir ici.” Cela peut paraître incroyable, mais depuis j'ai trouvé de nombreux cas analogues, et l'ingénieur, qui m'accompagnait dans ma visite, me dit que c'était là la règle, et non pas l'exception. Et ainsi toute cette fabrication des munitions ne se contente pas de transformer en établissements militaires des usines fabriquant des machines à coudre et des manufactures de tabac, de changer en industriels métallurgiques des fabricants de boutons, de convertir en machines à munitions des tours propres à faire des bicyclettes et des rouages d'horloge ; mais elle arrive à métamorphoser en ingénieurs et en mécaniciens des laitiers et d'autres hommes que leur métier antérieur ne préparait nullement

à une semblable besogne. Le directeur de cette manufacture, lui aussi, m'annonce la même bonne nouvelle que les autres directeurs, c.-à-d. l'accroissement de l'usine et l'augmentation du nombre des ouvriers et de la production. En sortant de la fabrique, je trébuche sur quelques briques, au milieu d'un amas de planches, de mortier et de matériaux de construction ; je vois le même spectacle que j'ai vu au dehors de tant d'autres établissements : des fours et des planchers en ciment en train de se construire ; et le directeur me parle du bâtiment en construction, des machines qu'il a " commandées " ou qu'on lui a " commandées," et de l'accroissement du rendement qui en résultera. Cette usine fabrique en ce moment surtout des obus de 15 et de 20 centimètres ; mais tous les établissements que j'ai visités ont adopté le même programme d'augmenter leur production en obus de toute espèce.

L'un d'eux par exemple est prêt à livrer

plusieurs centaines d'obus de gros calibre par semaine, en plus des milliers d'obus de 20 centimètres et des lopins d'obus de quinze, et il espère entreprendre la fabrication complète de ceux-ci. J'ai vu dans cet établissement un nombre énorme de tours et de moteurs que l'on allait mettre en place, et j'ai vu aussi les nouveaux ateliers qui font travailler 4,000 nouveaux ouvriers.

Un autre établissement a commencé à bâtir une fabrique d'obus sur un emplacement de trois hectares ; il emploie maintenant 1,600 ouvriers, et ce nombre deviendra bientôt 2,500. Dans un autre endroit la manufacture actuelle qui couvre plusieurs hectares et qui fourmille d'ouvriers et de machines s'élève sur un terrain qui était un champ avant la guerre. Maintenant elle occupe 6,500 ouvriers, et chaque semaine elle en occupe à peu près deux cents autres. Dans un autre lieu se dressait au mois de juillet (je parle de l'année actuelle, 1915), un établissement qui chôlait : aujourd'-

hui il fabrique 5,000 obus par semaine, et bientôt il pourra en produire 20,000. Tous ces faits, je les prends au hasard dans mes notes, et ils ne sont que des exemples. Je pourrais les multiplier, et dans chaque district que j'ai visité, le bureau local des munitions aurait pu, si on le lui avait permis, me donner des chiffres et des dates presque à l'infini.

Avant de finir ce chapitre, je dois envoyer le message que les ouvriers d'une certaine fabrique m'ont donné à l'adresse des hommes des tranchées. Je venais de dire au directeur quel bien cela m'avait fait de voir les monceaux d'obus et l'activité incessante qui animait tout l'établissement, et je venais d'entendre tout ce qu'il m'avait dit des progrès qu'il faisait et qu'il allait faire, et ainsi je fus amené à lui parler du manque de munitions de l'année dernière, des pertes qu'avait causées à nos troupes le feu de l'artillerie lourde de l'ennemi, alors que nous ne pouvions lui rendre coup pour coup. Le directeur me demanda si je

voulais parler à quelques-uns des contre-mâîtres, et leur dire ce qu'était pour les soldats dans les tranchées un manque de munitions. Il rassembla donc une vingtaine environ de ces hommes, et je leur adressai la parole, pour leur dire que notre succès sur le front dépendait des efforts des travailleurs en Angleterre. Je leur parlai de l'hiver dernier dans les tranchées, des espérances que nous chérissions de voir arriver d'abondantes munitions au printemps, du coup que cela nous avait porté d'entendre dire que l'on allait en manquer encore, et d'apprendre les disputes entre ouvriers et patrons, et leur marchandage au sujet de quelques sous de plus par jour, ou bien au sujet de leur samedi ou de leur dimanche, tandis que les soldats dans les tranchées essuyaient un feu d'enfer, enfonçaient jusqu'aux genoux dans la boue, mouraient de froid ou avaient les pieds gelés, restaient sans être relevés pendant six ou seize jours de suite, n'avaient pas un seul jour de congé et se contentaient

d'un schelling par jour. Sans doute en parlant ainsi à ces hommes, j'aurais pu épargner mon temps et ma peine, car, comme le directeur me l'affirma, cet établissement travaillait et avait toujours travaillé on ne peut mieux ; et il n'y avait eu ni friction ni querelle dans aucun de ses ateliers. Quoiqu'il en soit, c'est ainsi que je leur parlai, en ajoutant que les soldats sur le front espéraient recevoir au printemps une quantité illimitée d'obus, de façon à pouvoir percer les lignes impénétrables jusqu'ici de l'ennemi, qu'ils comptaient avoir les munitions qui leur permettraient enfin de se battre à armes égales (or c'est là tout ce que nous voulions, et rien de plus), de façon à obtenir la victoire. Ces braves gens m'écoutèrent ; et après mon départ, tous ces contre-maîtres en retournant à leurs ateliers répétèrent mes paroles à leurs hommes ; et leur directeur m'envoya une décision qu'ils avaient votée, un engagement qu'ils avaient signé. Quand je pense au cercle de ces visages

sérieux et attentifs qui m'entourait, pendant que je parlais à ce groupe d'hommes en salopettes tachées d'huile, qui se tenait dans le cabinet du directeur au-dessus de l'atelier où les tours et les marteaux, les poinçons et les presses chantaient leur chanson continue dont le refrain était " d'obus, d'obus et toujours d'obus," je suis sûr que ces ouvriers tiendront leur engagement jusqu'au bout, et que jusqu'au bout leur résolution restera inébranlable.

Voici maintenant leur message dont je retranscris simplement les noms des signataires et de l'établissement.

" CHER MONSIEUR,

" Nous soussignés, directeurs et contre-mâîtres de l'établissement ci-dessus, après avoir entendu la description que vous nous avez faite de la lutte de nos braves camarades en France et dans les Flandres, des souffrances qu'ils ont endurées, souffrances dues dans

de nombreux cas au manque d'obus, nous désirons vous adresser nos remerciements (à vous qui avez passé par là), pour nous avoir expliqué si clairement la situation. Nous nous engageons, et nous désirons que vous informiez du fait nos braves soldats sur le front, qu'en ce qui nous concerne à la— '*National Munitions Factory*,' nous travaillons de tout notre cœur et de toutes nos forces, et ne cesserons de le faire, dans le but de fabriquer le plus d'obus possible. Nous espérons que notre production, qui ne cessera de s'augmenter, contribuera à remplir ces caissons vides dont vous nous avez parlé avec tant de chaleur dans votre discours.

“ En vous envoyant l'assurance de nos plus dévoués sentiments, nous avons l'honneur d'être, cher Monsieur,

“ Vos tout dévoués, etc.”

C'est là, je le sais, l'espèce de message qui vous donnera du cœur, camarades des tranchées,

64 LES ATELIERS DE L'ANGLETERRE

et il ne fait d'ailleurs qu'exprimer plus clairement, plus solennellement ce que j'ai entendu dire dans toutes les usines de la Grande-Bretagne. " Nos fabriquerons le plus d'obus, *Nous fabriquerons le plus d'obus possible !* " Pensez à ce que cela veut dire, camarades.

Et toi aussi, Fritz boche, ne l'oublie pas !

V

LES FEMMES AU TRAVAIL

DEPUIS que j'ai commencé à visiter les fabriques de munitions, mon admiration pour les femmes qui y travaillent n'a fait que s'augmenter ; et les hommes des tranchées peuvent les saluer et leur présenter les armes pour l'énergie qu'elles mettent à s'acquitter de leur tâche. Ce que je viens de dire s'applique aux femmes de toutes les classes et de tous les métiers. Je lisais hier encore dans un journal de province un paragraphe fort court au sujet d'une adresse que ses camarades avaient présentée à une jeune fille, qui avait renoncé à sa carrière universitaire, avait appris

à fabriquer des munitions, et venait de trouver une situation dans l'immense arsenal d'une ville industrielle.

Lady S—— (elle est la veuve d'un de ces hommes dont le nom est connu de tout l'empire britannique) travaille dans une fabrique de munitions, sans que les autres ouvrières connaissent son nom et son adresse. Le salaire qu'elle reçoit était en proportion de sa valeur personnelle, elle recevait cent de livres sterling qu'elle reçoit de schelling par semaine, parce qu'à force de causer avec les autres ouvrières, elle leur a expliqué, elle leur a fait vraiment comprendre qu'elles ne travaillent pas seulement pour gagner de l'argent, mais pour venir au secours des hommes qui sont sur le front, qu'elles sauvent des milliers de vies anglaises, qu'elles aident les combattants à battre les Allemands, qu'elles combattent elles-mêmes et luttent avec les ateliers allemands pour le triomphe final. Il en est résulté que le rendement de cet atelier a augmenté de 30%,

comme le prouvent les chiffres. J'ai rencontré par hasard l'autre jour à l'heure du lunch dans un restaurant une jeune fille qui appartenait évidemment à la bonne société. Je l'ai vue quitter la table quelques minutes avant l'heure, de façon à être à la fabrique au coup de sifflet, et en partant elle a donné pour son lunch autant à peu près que sa journée de travail lui rapportait. J'étais en uniforme, et elle : été ainsi amenée à me poser une question, et à me parler de son frère qui est sur le front, et à me dire en quelques mots ce qu'elle avait fait et ce qu'elle faisait : elle avait d'abord aidé à distribuer les *pink forms* de Lord Derby pour le recrutement, puis elle avait travaillé à un buffet pour les soldats ; elle avait confectionné des articles pour la Croix-Rouge, et maintenant elle était aux munitions, parce qu'elle croyait que c'était le travail le plus utile et le plus urgent. Elle commençait sa besogne à 6 heures précises tous les matins, elle travaillait quatre-vingts heures par semaine, et était

fière du fait qu'elle n'avait pas "manqué un quart" (un quart d'heure) depuis le premier jour.

Si je cite ces cas, ce n'est pas pour l'honneur d'une certaine femme ou d'une certaine classe, mais pour faire bien comprendre que de nombreuses femmes sont dans les arsenaux, non pas parce qu'elles ont besoin d'argent, mais uniquement et simplement parce que "le roi et leur pays ont besoin d'elles." Un jour que je regardais un atelier rempli de centaines d'ouvrières, l'on me dit qu'elles représentaient toutes les classes et tous les métiers, et que chacune d'entre elles n'était jamais entrée auparavant dans un arsenal. Il y avait des dactylographes, des modistes, des cuisinières, des femmes de chambre, des étudiantes, des femmes de journée, des ouvreuses, beaucoup de femmes et de filles de soldats, beaucoup de jeunes filles et de femmes appartenant à la meilleure société.

Et leur travail est excellent, si j'en crois tous

les directeurs à qui j'en ai parlé, excellent à tous les points de vue. Un directeur ne pouvait trouver de mots pour exprimer son admiration. "Elles enfoncent les hommes," ne cessait-il de me dire. Dans cet établissement dont je parle, les femmes fabriquaient des obus du plus gros calibre. Une jeune fille, qui il y a quelques mois n'avait jamais vu de tour de sa vie, faisait les ceintures de cuivre pour les obus, et en fabriquait 250 en dix heures de temps ; et cela représente, me dit-on, le travail, et même davantage, d'un très bon ouvrier. Ces ceintures sont posées sur les obus par une presse hydraulique, et une jeune fille en fait passer par la machine cinq cents par heure. Or, sans vouloir décrire l'opération en détail, cela veut dire que cette ouvrière soulève un obus, le place dans la machine qui lui donne une première pression, qu'elle le soulève de quelques centimètres, le retourne, et le fait presser une seconde fois par la machine, enfin l'enlève pour le mettre sur une table à côté d'elle.

Elle fait ces trois mouvements (celui de prendre l'obus, celui de le retourner, celui de l'enlever de la presse) 500 fois par heure, 5,000 fois par jour. Ce n'est pas tâche aisée ; et que dire de l'énergie et de l'attention sans cesse vigilante de cette jeune fille toujours à l'ouvrage, sans s'arrêter un seul instant ? Il n'y a pas d'hommes dans cette fabrique, sauf une poignée d'ingénieurs—mécaniciens, que l'on emploie à faire des outils, ou à les réparer, à aiguiser des " cutters," ou à placer des machines ou à faire d'autres ouvrages que seuls les hommes peuvent faire. Il y a un atelier occupé par ces hommes que j'ai appelé " l'atelier des vieillards " : je vous en parlerai bientôt. C'est une histoire dont on peut être fier. La plupart des ouvrières que j'ai vues travailler ne faisaient pas le gros ouvrage ; elles travaillaient aux fusées d'obus, fabriquaient des cartouches, les chargeaient, faisaient des vérifications, mais le directeur m'assura que ces femmes sans aucun doute pouvaient manier des obus de petit

calibre (j'en ai vu manier des obus de gros calibre dans un autre établissement), puis il me montra comment et où ses ouvrières transportaient ces obus du magasin dans des trucks sur la voie de garage, les soulevaient, les redressaient, les rangeaient, et pouvaient arriver à arrimer huit tonnes par heure. Et c'est avec un orgueil légitime qu'il se vantait de l'énergie de ces femmes qui pouvaient fabriquer d'aussi bons obus et aussi bon marché (d'après les chiffres officiels) que n'importe quelle autre fabrique du royaume. Et le rendement sera quadruplé dans quelques semaines ; je ne dis pas, pourra être ou espère être, je dis, *sera* quadruplé ; les plans ont été sagement faits et doivent donner des résultats certains.

Dans une autre fabrique, je me suis trouvé un jour dans un passage vitré, et j'ai pu contempler un atelier éclatant de lumière, plein du bourdonnement des machines et des courroies sans fin, rempli de tours et d'ouvrières, et joyeux de mille petits drapeaux qui flottaient

au-dessus de la tête de chaque jeune fille et au-dessus de chaque machine. Les ouvrières avaient des casquettes et de grandes blouses khaki ; et la note dominante de cette couleur jaunâtre, jointe au rouge et au bleu et au blanc et à l'orange et au noir des pavillons des Alliés, le bleu d'acier étincelant des machines, les rehauts du cuivre rouge et du laiton, l'incandescence des arcs voltaïques, cette vie palpitante, cet entrain, cette énergie, cette vivacité, tout contribuait à faire le tableau le plus animé, le plus intéressant, le plus émotionnant que j'aie pu voir pendant mon voyage.

C'était là une fabrique toute nouvelle : les ateliers et les machines avaient été construits depuis le commencement de la guerre : la main d'œuvre était nouvelle aussi. On ne parle pas ici de maximum de rendement : car l'établissement s'accroît aussi vite que l'on peut construire de nouveaux ateliers, que l'on peut installer de nouvelles machines, que l'on peut trouver des ouvrières et leur apprendre

le métier. Il y a là en ce moment 7,000 jeunes filles et femmes à l'ouvrage : cela représente en moyenne 87 heures $\frac{1}{2}$ de travail par semaine et elles sont de véritables bourreaux de travail aussi solides que des rocs et aussi portables que le coup de sifflet de l'usine.

Pour la plupart de ces femmes la tâche est légère : on peut l'appeler un ouvrage de femme. Dans une partie de l'atelier par exemple, j'ai vu une longue rangée de jeunes filles assises sur un banc et éclairées par la lumière crue des lampes électriques. Elles mettaient ensemble quatre petits morceaux de métal qui, arrivés au bout du banc, n'en font plus qu'un, devenant ainsi la partie tout entière d'une fusée : cette partie, lorsqu'elle sera complète, aura la grandeur d'une pièce de cinquante centimes et la grosseur de deux pièces de deux sous. L'une de ces quatre pièces est aussi légère, disons, que la rognure d'un ongle de femme. La difficulté d'arriver à donner à ces éléments la grandeur voulue me fut prouvée

clairement par une boîte pleine de ces parties de fusées d'obus. Il y en avait 40,000, de ces rondelles, et elles étaient toutes mises au rebut, parce qu'en les fabriquant on s'était trompé de calibre : elles péchaient toutes par un demi-millième de pouce ! Il est difficile de trouver une comparaison qui puisse faire comprendre au lecteur ce qu'est exactement un demi-millième de pouce ! Qu'on pense par exemple à un trait de plume, au cheveu le plus fin. Dans ce même établissement, (on y fabriquait autrefois des appareils téléphoniques ; d'ailleurs maintenant la fabrique primitive disparaît sous l'amas des constructions nouvelles), un grand atelier est rempli d'ouvrières mesurant, calibrant les multiples éléments d'une fusée, de même que dans d'autres fabriques j'ai vu des ouvrières en train de travailler aux autres parties de l'obus lui-même. Le calibrage se fait à peu près de la façon suivante : l'ouvrière a deux modèles ou calibres servant à vérifier, l'un qui indique les pièces qui sont bonnes, l'autre les

pièces qui sont mauvaises. Par exemple une ouvrière mesure une pièce pour la longueur, une autre pour la largeur, une autre pour la grosseur, et si dans l'une de ces opérations la pièce ne correspond pas exactement à toutes les cotes du calibre, cette pièce est aussitôt mise au rebut et renvoyée pour être fondue de nouveau. Dans cette fabrique, il y a à peu près 30,000 fusées par jour qui passent par les mains des ouvrières, et elles peuvent faire environ une centaine de mesurages sur chaque fusée et chacune de ses parties.

Dans un autre établissement,—où l'on fabriquait des automobiles avant la guerre,—l'on me dit que l'on n'y employait des femmes que depuis quelques mois seulement. Or maintenant on leur donne tous les travaux dont elles peuvent vraiment se charger. Et partout j'ai entendu la même histoire de la bouche des patrons, des directeurs, des contre-mâîtres, de tous ceux qui ont eu à enseigner les ouvrières : elles sont intelligentes et vives :

elles apprennent vite : il est facile de leur enseigner la moindre chose ; elles sont ponctuelles ; elles sont obéissantes, dociles, ne regimbent pas ; elles s'intéressent vivement à leur travail, s'y appliquent de tout leur cœur ; et font de leur mieux pour réussir. Ce sont des travailleuses idéales pour les besognes dont elles peuvent se charger. Si l'on se place au point de vue de l'augmentation des affaires, du progrès de l'industrie, (cette question n'a rien à faire avec celle des munitions, mais je la crois intéressante), la plupart des ingénieurs avec qui j'ai parlé se sont accordés à dire que les femmes n'étaient pas aussi bonnes que les hommes, parce qu'elles n'avaient pas assez d'initiative, pas assez de puissance d'invention ; elles ne penseraient pas par exemple à proposer un changement, une amélioration dans une machine ou dans leur ouvrage ; si on leur avait enseigné de décomposer un mouvement en dix temps, elles continueraient toujours

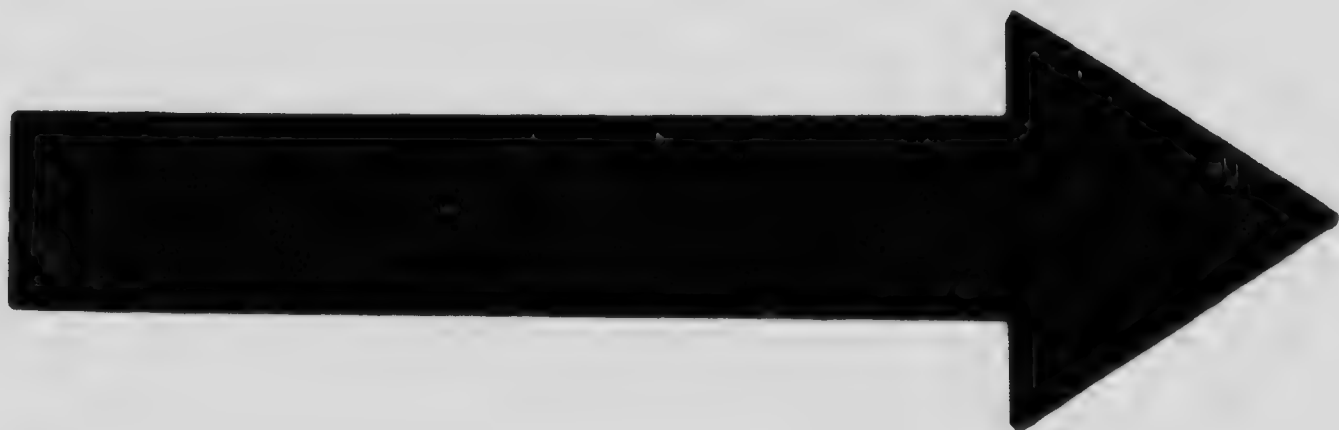
à le faire, en soulevant, en bougeant, en reposant chaque partie de la fusée : il ne leur viendrait jamais à l'idée de chercher à faire le même mouvement en moins de temps, en neuf par exemple. Elles ont de plus très peu d'ambition ; elles ne se fatiguent jamais du même ouvrage ; elles ne cherchent pas à monter en grade, comme les hommes le font, à avoir une besogne plus facile ou supérieure. L'on peut répondre à cela que les femmes ne font que de commencer une besogne nouvelle pour elles ; et tout le monde trouve fort étonnant qu'elles l'aient apprise si vite et si complètement. Quant à leur énergie et à leur habileté à manier des outils, je n'ai pas besoin de témoignage de commune renommée. Je les ai vues à l'œuvre moi-même. J'ai parcouru les ateliers des ouvrières les uns après les autres, et j'ai vu ses femmes tirant sur des leviers, tournant des balanciers, manœuvrant des "cutters," travaillant à des tours fort compliqués, à des presses, à des

machines, comme si elles n'avaient fait que cela depuis leur enfance, bien qu'à vrai dire 99% d'entre elles n'eussent jamais touché à quelque chose de plus difficile qu'un cylindre au linge. Elles font en outre des travaux qu'un grand nombre d'hommes hésiteraient à faire. Par exemple je serais fort ennuyé de faire marcher une machine à river dont le marteau donne à peu près 2,000 coups par minute : il y a là une succession rapide de bruits criards et agaçants qui percent les oreilles et la tête. Et cependant les ouvrières, avec lesquelles je me suis entretenu de cette besogne, se sont contentées de me répondre en souriant : " On s'y habitue avec le temps." Cela peut être vrai, mais je ne voudrais pas être à leur place, en attendant d'y être habitué !

Partout où je suis allé, j'ai vu les ouvrières, jeunes filles au teint frais, femmes usées par l'âge, ne s'occuper uniquement que de leur travail, et ne pas perdre une minute entre

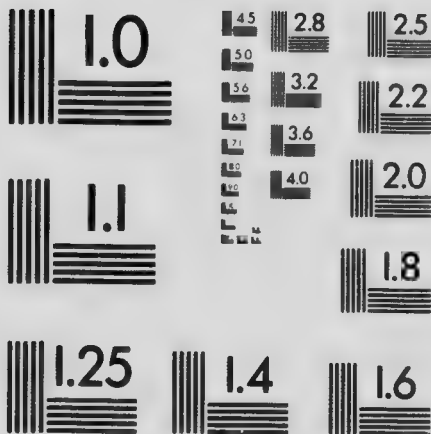
l'enlèvement d'un outil et son remplacement par un autre, étant donné que de telles secondes sont d'autant plus précieuses qu'il faut profiter du fonctionnement du tour ; il était évident que ces ouvrières n'avaient qu'une idée, celle de faire un bon travail, et le plus vite possible.

Parmi mes nombreuses impressions, je garde très précieusement la vision de l'habileté et de l'activité intelligente d'une ouvrière. Une jeune et jolie fille était en train de vérifier les fusées d'obus ; et lorsque je m'arrêtai auprès d'elle avec le directeur, elle nous jeta un coup d'œil rapide, et continua son ouvrage sans s'arrêter. Le directeur m'expliqua ce qu'elle faisait. Une boîte pleine de fusées était à sa gauche ; fixé sur le banc devant elle était un instrument qu'elle faisait tourner rapidement en appuyant sur un levier, et un peu à droite et plus loin, se dressait une sorte de cadran avec une aiguille qui tournait et indiquait la vitesse des révolutions de la ma-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

chine. L'ouvrière prenait une fusée, la glissait à l'intérieur de cette roue tournante, et faisait marcher la machine. "Regardez le centre de la fusée," me dit le directeur. Je la regardai en train de tourner, jusqu'au moment où elle perdit toute forme à mes yeux et devint une sorte de tache. Puis, crac ! un petit point noir apparaissait au centre, l'ouvrière interrompait le courant, faisait sortir la fusée, et la mettait de côté, comme "bonne à employer !" "Et maintenant," me dit le directeur, "essayez de voir quel chiffre l'aiguille indique au moment où le petit trou noir apparaît." Cela était beaucoup plus facile à dire qu'à faire, tout simplement parce que la jeune fille était si merveilleusement prompte à voir les deux choses à la fois que la machine ralentissait et que l'aiguille revenait à la position, avant que j'aie pu y arrêter le regard. Mais à force de regarder le cadran, et en ne tenant pas compte de la fusée, je finis par découvrir que l'aiguille approchait toujours

d'un certain chiffre avant que le trou noir apparût.

“ Toute l'affaire,” me dit le directeur, “ se réduit à ceci : c'est une épreuve de vitesse pour l'opercule qui ne doit s'ouvrir qu'après que la vitesse des révolutions a atteint un certain chiffre, et qui doit toujours s'ouvrir avant qu'elle ait atteint un certain autre chiffre. Lorsque l'opercule fonctionne bien, l'obus doit décrire sa trajectoire à une certaine vitesse en tournant, avant que cet opercule vienne permettre au feu de passer et de faire éclater l'obus. C'est pour empêcher l'éclatement prématuré d'un obus.” Pendant toutes ces opérations les doigts agiles de la jeune fille ne s'arrêtèrent pas, ne se ralentirent pas un seul instant, ses yeux ne cessèrent jamais de regarder son ouvrage. Elle paraissait faire deux choses à la fois : elle surveillait le cadran et réussissait toujours à voir le moment précis où le petit point noir apparaissait, et en même temps elle savait où trouver la fusée suivante,

le levier qui faisait marcher la machine, l'endroit où mettre la fusée "bonne à employer." Une seule fois elle retira une fusée, la piqua, sembla jouer avec elle un moment avec quelques outils mystérieux, la rejeta dans la machine, la fit tourner de nouveau, arrêta la roue, et la mit au nombre des bonnes fusées, et sans s'arrêter, prit une autre fusée dans la boîte.

"Celle-là," me dit le directeur, "avait un défaut qu'elle a découvert ; l'opercule s'ouvrait ou trop tôt ou trop tard. C'était évidemment un défaut léger, puisqu'elle a pu y remédier ; si elle n'avait pu le faire, elle aurait mis la fusée au rebut."

Le directeur lui dit quelques mots, et elle lui répondit sans lever la tête ou les yeux, sans arrêter la main une seule seconde. A mon tour je lui parlai, et je lui dis toute l'importance que son travail avait pour les soldats dans les tranchées. A ma première parole, elle me lança un coup d'œil rapide, puis se remit

aussitôt à l'ouvrage. Et, sans l'interrompre dans son travail, je continuai à lui parler ; je lui dis les conséquences d'un éclatement prématuré par la faute d'une fusée défectueuse : l'obus, en éclatant dans le canon, lancerait la culasse au loin, briserait la pièce, tuerait ou blesserait un homme sur deux des artilleurs, ou même tous les servants de la pièce ; ou bien le shrapnel, en éclatant prématurément en sortant de la pièce, enverrait sa mitraille à l'arrière sur l'emplacement du canon, ou sur une batterie à une centaine de mètres de là ; ou encore l'obus, éclatant une seconde ou deux, à quelques vingtaines de mètres de l'endroit où il aurait dû éclater, enverrait ses centaines de balles dans nos tranchées, au lieu de les envoyer dans celles de l'ennemi, blesserait nos hommes, les empêcherait d'avancer, au lieu de les aider. Si elle n'avait pas vu le défaut qu'elle venait d'observer, l'obus auquel on aurait mis cette fusée aurait probablement fait les ravages dont je viens de parler.

Toutes les fusées qu'elle examinait soigneusement et qu'elle déclarait bonnes iraient faire certainement de bon ouvrage sur le front et aideraient nos hommes à prendre une tranchée d'assaut, ou à repousser l'ennemi.

Puis je m'en allai, et je suppose que la bonne ouvrière est toujours aussi attentive à son ouvrage, qu'elle fait marcher ses doigts agiles le long de la machine ; je la vois la tête aux cheveux soyeux penchée sur la roue, les yeux fixés sur la fusée et l'aiguille, ayant à ses côtés un tas de pièces de métal brillant, qui tôt ou tard sortiront en rugissant de la gueule des canons, et iront ouvrir pour nos braves soldats du front le chemin de la victoire et de la paix.

D'une certaine façon cette ouvrière symbolise toutes celles qui consacrent leur intelligence et leur habileté au service de la patrie, qui lui donnent leur jeunesse et leur force, afin d'aider ceux du front, et de contribuer au succès de la grande tâche commune. Elle

est plus typique dans un certain sens que le soldat taché de sang et de boue, car elle est l'emblème de l'œuvre qui doit être faite, et qui sera accomplie, Dieu merci, et nous fera triompher.

VI

LE GRAND ARSENAL

S'IL est vrai qu'au printemps dernier les soldats qui étaient dans les tranchées n'ont pu cacher leur dépit d'avoir vu l'hiver ne servir à rien, l'apathie régner en Angleterre au sujet des munitions, il est certain qu'ils n'auront pas au printemps les mêmes raisons de se plaindre, qu'ils ne les ont même pas maintenant. Le grand trait qui caractérise le ministère des Munitions, c'est l'activité, c'est l'énergie avec laquelle il pousse les travaux. Je n'ai raconté qu'une partie de ce que j'ai vu : des terrains qui, il y a six mois, étaient des prés, sont maintenant couverts d'ateliers en pleine activité ; on est en train d'ajouter

LES ATELIERS DE L'ANGLETERRE 87

des étages et des ailes aux bâtiments, de cimenter planchers sur planchers, de construire ou d'importer machines après machines, de les ériger, de les faire marcher ; on apprend à des centaines, à des milliers d'ouvriers une besogne nouvelle pour eux ; on adapte à ce travail des usines qui faisaient d'autres articles avant la guerre ; on fonde de nouvelles maisons, de nouveaux arsenaux qui fonctionnent tous admirablement ; on fait marcher jour et nuit, sans s'arrêter, tous ces établissements, grâce à des équipes d'ouvriers, doubles ou même triples ; et ainsi toutes ces machines, toutes ces courroies de transmission bourdonnent, grinent ou tournent sans s'interrompre, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le soir jusqu'au matin. Il se peut que, parmi les nombreux détails que j'ai dû donner, je n'aie pas assez insisté sur ce grand fait, sur cette activité et cet élan ininterrompu : je crois donc devoir apporter ici une preuve absolument évidente de cette énergie merveilleuse, de cette hâte

continuelle. Et cela mérite d'autant plus d'être raconté que c'est l'histoire du plus grand arsenal qui existe au monde. Le lecteur doit se rappeler que, si je pêche par le vague dans ma narration, si je ne donne pas certains détails et passe légèrement sur d'autres, c'est que je ne peux, ni ne veux, donner de renseignements précieux à l'ennemi. L'ennemi probablement, malgré toutes les précautions qu'on a pu prendre, n'ignore rien de cet établissement, mais il n'a pu apprendre les faits que par ses espions, et puisque l'importance du salaire de l'espion dépend de l'importance des nouvelles, ou des mensonges qu'il débite, il n'est pas du moins nécessaire que je les confirme. Ce nouvel établissement est donc un arsenal national, une immense fabrique sous la direction de l'Etat et du ministère des Munitions, qui pourra bientôt y entreprendre n'importe quel travail, ce qu'aucune fabrique ne peut faire à l'heure actuelle dans des proportions aussi gigantesques. Sans être trop exact, je

puis dire que le terrain que couvre cet établissement a une superficie d'à peu près 20 kilomètres de longueur et de deux kilomètres de largeur. Que l'on songe un moment à ce que cela seul veut dire : vingt kilomètres ! la longueur du front qui va par exemple de Loos, en passant par Cambrin, la Briqueterie, Cuinchy et Givenchy, le village indien, le front de Richebourg, la rue du Bois, le bois du Biez et Port Arthur, jusqu'à Neuve-Chapelle environ ; ou, si vous voulez, ces 20 kilomètres, c'est une marche depuis les tranchées, en descendant la route de La Bassée, en passant par Béthune jusqu'à Lillers. Ces 20 kilomètres, c'est encore la longueur du chemin de Richmond, en traversant Londres, jusqu'à Blackheath, ou de l'Alexandria Park jusqu'à Croydon. 20 kilomètres, c'est plus du double de la largeur de Glasgow, de 10 à l'ouest ; c'est 4 fois son étendue du nord. Est-ce que cela vous fait comprendre l'importance de ce nouvel arsenal ? L'ingénieur, qui me

fit visiter l'établissement, me le fit traverser et retraverser rapidement en automobile, dans une partie qui avait la forme d'un coin, mais le terrain que je parcourus ainsi, bien qu'il me parût fort grand pendant la course, devint ridiculement petit, lorsque je le regardai sur la carte. Assis dans l'automobile, et ayant devant moi une vaste perspective avec des rues bordées de baraquements et de maisons, je pouvais voir dans une direction tout le terrain jusqu'à un bois qui bordait le ciel de ses arbres minuscules ; dans une autre direction mes regards se promenaient ici sur une immense étendue de terrain parsemé jusque dans le lointain de constructions, s'élevant au milieu des ondulations du sol ; là sur une longue route, un chaos de baraquements, les uns achevés, les autres inachevés, se continuait ainsi jusqu'à l'extrême limite de l'horizon ; plus loin enfin sur la plaine où mon œil distinguait là bas, tout là bas un petit point noir, j'apercevais l'immense usine à électricité.

L'ingénieur me dit alors que tout ce que je pouvais voir autour de moi était compris dans le terrain de cet établissement, sans parler de toute l'étendue qui en faisait partie et qui était invisible. J'en compris toute l'importance sur une carte de cinq pieds de long, où se montraient les croisements des routes, les rangées des maisons, les points marquant les emplacements des ateliers et des maisons des ouvriers ; or même à cette époque, bien qu'il y eût des milliers et des milliers de cabanes, un grand nombre d'ouvriers logeaient en dehors du terrain de l'usine, et l'on avait établi une ligne d'omnibus pour les transporter à leurs ateliers ou les en ramener. Les bâtiments sont en bois, en acier, ou en briques, et ils sont déjà construits ou en train de se construire, par dizaines, par vingtaines, par centaines. La ville, avec ses magasins et ses boutiques, ses églises et son cinéma, ses clubs, ses cantines et ses bibliothèques est solidement bâtie en pierres, en briques,

en acier et en bois. Il y a là une vingtaine d'entreprises qui ne sont que secondaires, et qui ont été des soumissions fort importantes. Il y a tout un réseau de chemins de fer, une grande ligne, et d'autres plus petites ainsi que des voies de garage, le tout représentant peut-être 80 kilomètres de rails. Un excellent système de voirie et d'éclairage est établi : l'eau est dans tout l'établissement, grâce à un immense réservoir, et à une puissante pompe ; et la machine à électricité est si forte qu'elle peut fournir la lumière à tout le district. En parcourant en automobile toute cette étendue, je vis le long des routes d'immenses tuyaux de 80 centimètres de diamètre environ, posés auprès des fossés, que des régiments de terrassiers étaient en train de placer. Sur une étendue de dix à douze kilomètres, il y avait des tuyaux de 65 centimètres de diamètre environ, sans parler de kilomètres de petits tuyaux. Les terrassiers employés à ces ouvrages représentaient de nombreux bataillons

de ligne au complet ; les ouvriers qui travailleront dans cet arsenal pourraient former des brigades et des divisions.

Et maintenant si tous ces faits vous donnent une idée de l'envergure colossale de l'entreprise, vous pouvez comprendre quelle habileté, quelle énergie il a fallu avoir pour concevoir, et exécuter tout l'ouvrage, pour bâtir cet arsenal, l'équiper et le faire fonctionner en quelques mois. On va ériger en moins de six mois un établissement qui, en temps ordinaire et avec tous les avantages que donne la paix (c.-à-d. une main d'œuvre innombrable, autant de matériaux et de facilités de transport qu'on peut en désirer), aurait demandé au moins trois ou quatre années à construire. Seuls les chefs, les fonctionnaires, les ingénieurs, les entrepreneurs peuvent se rendre compte de l'immensité de l'œuvre. Les inventions et les stratagèmes qu'il a fallu employer pour trouver des ouvriers et les garder, pour obtenir les matériaux nécessaires, ou leurs équivalents,

pour s'assurer des moyens de transport, pour loger et nourrir les ouvriers, pour lutter contre les intempéries des saisons, rempliraient de nombreux volumes, et constituent un record d'énergie, d'intelligente administration, de prévoyance et d'invention, qui sont à la gloire de l'empire britannique. Le pays a donné de grands pouvoirs au ministre des Munitions, plus grands peut-être qu'on ne se l'imagine ; et je dois dire que le ministre s'est empressé de s'emparer de ces pouvoirs (lui et ses lieutenants), et qu'il s'en sert de mille façons utiles et inattendues. Pour le grand arsenal par exemple, l'on avait besoin d'un certain nombre de locomotives routières qui n'étaient pas faciles à trouver. Mais on réussit à les découvrir, et l'une d'entre elles que je vis en train de tirer à grand'peine toute une file de fourgons, me fit deviner le moyen dont on s'était servi pour les trouver. La locomotive portait encore ces mots "*Chevaux de bois de Jenkin,*" et avant d'être réquisitionnée par

le gouvernement, elle allait de ville en ville, traînant des voitures de saltimbanques, et une fois arrivée à la foire, elle se métamorphosait en l'une de ces machines qui font tourner un manège de chevaux de bois au son criard d'un orgue de barbarie.

Puis une autre difficulté surgit : on avait besoin de toute sorte de matériaux. Ici encore une fois les puissances suprêmes n'hésitèrent à réquisitionner ce dont elles avaient besoin. Les ingénieurs et les inspecteurs du ministère des munitions connaissent apparemment la fabrication de chaque usine du pays, et il leur suffit de déclarer où se trouvait ce dont on manquait. C'est ainsi que des baraquements en tôle ondulée qu'on était en train de construire, et qui étaient destinés aux antipodes, se trouvèrent transportés dans un certain endroit de la Grande-Bretagne, et y furent érigés, au lieu de l'être à Sumatra ou à Zanzibar. Il est clair que ces constructions devaient subir quelque changement : il fallait les adapter

au climat froid et humide de l'Angleterre, mais de telles difficultés paraissent bien minimes aux entrepreneurs d'une œuvre aussi gigantesque. Il y en a constamment de bien plus grandes qu'il leur faut surmonter. Elles sont peut-être moins nombreuses en été, mais par contre le froid et la pluie de l'hiver met à l'épreuve toutes les règles de l'art du charpentier, du maçon, de l'architecte. Tout entrepreneur par exemple vous dira qu'il est impossible de faire du bétonnage lorsqu'il gèle. Généralement l'architecte ne s'en demande pas la raison, mais ici les ingénieurs en cherchèrent la cause, la trouvèrent et surmontèrent la difficulté. Lorsqu'il fallut chauffer l'eau et les pierres, pour faire le bétonnage, et lorsque le mortier eut été étendu, on le couvrit soigneusement de paille ou de cendre, de façon à ce qu'il ne fût pas sensible à la gelée. Quelquefois même les ingénieurs élevèrent soit un toit pour chasser la pluie, soit un mur temporaire pour abriter du vent

leur travail ; ils allumèrent d'immenses brasiers pour combattre la gelée, de façon à ce que l'on pût faire le mortier, ou bâtir des murs en briques. Il est impossible de construire en hiver, dit-on ; mais ici aucun travail ne doit s'arrêter ; tout doit au contraire marcher au maximum de vitesse.

Toute l'étendue du terrain se couvre en ce moment de constructions, plus ou moins achevées. Ici, des rangées de cabanes et de maisons sont toutes prêtes à être occupées ; là, le travail ne fait que commencer, et le sol est un chaos sans nom de monticules de terre, de trous, de mottes de gazon arrachées du sol, de planches entassées les unes sur les autres, de briques, de mortier et de matériaux de construction. Et parmi toute cette confusion des équipes d'hommes travaillent, frappent, creusent, piochent et bêchent ; des petits chemins de fer à voie étroite vont et viennent d'un air important, et traînent, tout en soufflant, parmi ces amas de terre, et ces trous, de longues

files de wagons qui roulent entre les matériaux, les fondations et l'ossature des nouveaux édifices.

Dans d'autres parties l'on n'a pas encore touché à l'herbe des prairies, mais elles sont déjà sillonnées d'ornières, et elles ont été mesurées et arpentées pour le jour de l'arrivée des terrassiers et des maçons. A la fin du printemps, les prés auront disparu, et toute cette étendue d'une vingtaine de kilomètres retentira du bourdonnement des machines, et enverra sur la ligne de feu, en un courant ininterrompu, les munitions qui sont le nerf de cette guerre. Jusqu'à l'achèvement de l'établissement, le mot d'ordre de chaque jour sera de se hâter, de mener de front tous les travaux, de tracer des plans, de façon à ce que personne ne soit en péché de paresse. On ne permet pas au moindre obstacle d'arrêter,—fût-ce par un moment,—l'entreprise : tout doit céder au besoin de faire vite. Le temps est toujours de l'argent, mais ici il

est plus que de l'argent ; il représente une dépense, non seulement de livres sterling, mais d'intelligence et de force physique. La fabrication des munitions doit commencer à une certaine date ; et à cette date, soyez en certain, elle commencera, et les tranchées ne tarderont pas à sentir l'afflux des munitions qui iront toujours en s'augmentant.

Il y a d'autres établissements qui ont été dessinés et bâtis de la façon la plus merveilleuse ; et si le grand arsenal les surpasse, ce n'est que par la grandeur. J'ai vu l'un de ces établissements, si nouveau que çà et là les champs étaient encore couverts de tiges de choux ou de navets à moitié écrasés, si nouveau que la première motte de terre n'avait été enlevée qu'à la fin de septembre dernier ! A la fin de septembre dernier ! Et son premier atelier devait fournir des munitions dès le commencement de janvier, 1916 ! Lors de mon passage, les immenses chaudières d'une machine à électricité n'étaient pas encore

prêtes, mais l'on avait déniché,—Dieu seul sait où,—une chaudière, et sa cheminée lançait des volutes de fumée, et l'on se préparait à employer ce four temporaire pour la première fois. Lorsque je visitai cet endroit, il n'y avait eu que cinquante journées de travail, depuis qu'on avait donné le premier coup de pioche ; et déjà des ateliers s'élevaient de toutes parts, quelques-uns absolument achevés, avec leurs murs vernis, leurs planchers couverts de linoleum, leurs calorifères, et les lampes électriques au-dessus des établis.

Il y a là des vingtaines de magasins, des vingtaines de baraquements et de maisons, et de nombreuses voies de garage pour permettre le passage de plusieurs centaines de tonnes de marchandise par jour.

Des milliers d'ouvriers seront employés dans cet établissement ; ils y travailleront par équipes de jour et de nuit, d'après le plan qui est suivi maintenant dans toutes les fabriques de munitions ; et ils devaient commencer leur

travail, un peu moins d'un mois après la date de ma visite. J'aurais douté de la possibilité de débiter si tôt, si je n'avais pas vu de mes propres yeux tant de bâtiments complètement achevés. Il reste encore à accomplir une telle somme de travail ! Au sortir du chemin de fer, court un long passage en planches, élevé au-dessus du sol sur des piles entrecroisées et des échafaudages, et s'arrêtant court, brusquement, en l'air. Plus loin est l'emplacement d'une chambre où les ouvriers aux explosifs changeront de vêtements ; en ce moment il n'est que jalonné. Là où s'élèvera la chaufferie, il y a un trou large et profond, étayé par un boisage solide et étanche, avec au fond une énorme quantité de boue. Au début l'on pouvait croire que l'on ne viendrait jamais à bout de l'entreprise, tant le chaos semblait régner dans tout le chantier ; mais maintenant que j'ai vu le travail de cinquante journées d'homme, que j'ai parlé avec les entrepreneurs et les contremaîtres, hommes

énergiques et intelligents, s'il en fût, je ne doute pas que l'entreprise ne soit achevée, et que, lorsque ces lignes paraîtront, le travail des munitions ne soit commencé.¹

Une fois de plus, ce sont les directeurs, les ingénieurs, les entrepreneurs, les cerveaux même de l'entreprise, qui ont joué le rôle de magiciens modernes et qui ont changé un désert chaotique en un arsenal tout flambant neuf. Là encore les difficultés n'ont semblé naître que pour être surmontées promptement et habilement ; et si le lecteur voyait les ornières pleines de boue, où l'on enfonce jusqu'au mollet, le caisson absolument étanche aux parois de bois qu'il a fallu enfoncer à une profondeur d'au moins dix pieds dans le sol pour poser les fondations de la chaufferie, la grue se penchant, le nez en avant, parce que le terrain a cédé sous son poids, si le lecteur voyait toutes ces choses et beaucoup d'autres encore, il commencerait à se rendre compte

¹ Il a commencé en janvier, 1916.

de quelques-unes des difficultés qu'il a fallu vaincre. Mais après tout, ce grand arsenal, et tous ces nombreux ouvrages pour lesquels il a fallu tant lutter, seront bientôt achevés ! Et chaque semaine qui s'écoule les fait approcher de plus en plus du jour de leur achèvement, du jour que nous attendons avec tant d'impatience, du jour où l'effort de nos soldats sur le front ne saura dépasser l'effort de nos ouvriers dans les ateliers.

VII

L'APPORT DE CHACUN A LA CAUSE COMMUNE

J'AI déjà parlé de " l'atelier des vieillards " : il est l'un des plus beaux exemples de ce noble effort patriotique que font les ouvriers pour contribuer autant que possible à la défense de leur pays. Cet atelier fait partie de l'arsenal national que l'on a commencé de construire au mois de juillet dernier. Ces ouvriers sont des ingénieurs-mécaniciens qui font l'ouvrage que seuls peuvent faire les hommes de métier, et sans lequel une fabrique de munitions ne saurait fonctionner. Ils sont presque tous âgés : ce sont des hommes qui se sont retirés

des affaires, il y a huit ou dix ou douze ans, et qui, après avoir travaillé dur pendant leur vie, espéraient bien, en quittant leurs salopettes et en déposant leurs outils, ne jamais les reprendre de nouveau. Le directeur me conduisit vers eux, me les présenta, et me donna l'occasion de leur parler et de leur dire que je comptais vanter à nos soldats dans les tranchées le noble exemple qu'ils donnaient en se remettant ainsi à leur ancienne besogne. Si âgés qu'ils fussent,—leur doyen avait 68 ans, et il le déclarait fièrement,—ils faisaient leur journée de travail sans un arrêt. Un de ces hommes, que je voyais dans ses habits tout souillés, et les mains salies et durcies par le travail, a une fortune de cinq cent mille francs. Un autre, le jour où il renonça aux affaires, mit sa fortune dans l'achat d'une petite ferme ayant une valeur de plusieurs milliers de livres. Or cet homme travaille chaque jour d'ans la fabrique de 8 heures du matin à 5 heures du soir ; et le matin, avant

d'y arriver, le soir, en rentrant chez lui, sur les *moors*, il traite les vaches, panse ses poules et vaque à toutes les petites occupations qu'exige une ferme chaque jour.

Tous ces hommes ont souffert de la même angoisse. A leur grand regret, ils se sont sentis trop âgés pour endosser l'uniforme et aller dans les tranchées, mais ils sont heureux, trop heureux d'apporter leur quote-part, et de travailler dans les ateliers. Le directeur, qui est du pays même, lorsqu'il fut chargé de l'entreprise, se mit à repasser dans son esprit les noms de tous les vieux ingénieurs-mécaniciens qui vivaient de leurs rentes dans la localité. Il alla les trouver et leur exposa les faits : les hommes du front ne peuvent avancer faute de munitions ; l'on va construire un arsenal dans leur ville, mais l'on manque d'hommes du métier, d'hommes indispensables, comme ils le savent bien : veulent-ils lui apporter leur concours ?

S'ils le veulent ? Ils sont prêts à se mettre

en route sur le champ avec lui et à commencer la besogne. Et maintenant les voilà tous à leur travail.

Le directeur qui se montrait si enthousiaste, et à juste titre, au sujet du noble effort de ces vieillards, ne me dit rien de lui-même. Mais le fonctionnaire du ministère qui me faisait visiter cet arrondissement me donna tous les renseignements que je voulais avoir. Il me dit que le directeur était à la tête d'une certaine fabrique dans la ville, mais qu'il l'avait abandonnée lorsque le gouvernement avait déclaré qu'il avait besoin d'hommes entendus et d'hommes d'affaires pour mener à bien cette fabrication des munitions ; il avait dû ainsi créer l'arsenal, faire venir les machines, fabriquer les outils, apprendre le fonctionnement d'une industrie toute nouvelle pour lui, l'enseigner aux autres, enfin mettre en branle tout l'établissement et ne cesser de le diriger ; il fabriquait très bien et très vite, et le ministère des Munitions connaissait sa valeur, et

appréciait son travail : or il faisait tout cela *gratis*, sans recevoir la moindre récompense !

Puis je fus présenté au directeur des ateliers, âgé de 22 ans seulement,—contraste frappant, au sortir de l'atelier des vieillards. L'air sérieux et mûri dans un visage jeune, il apportait lui aussi sa quote-part, comme tous ces braves gens, à l'œuvre générale. “ Il prend tout au sérieux, notre directeur,” me dit-on, “ quand nous tirions des plans pour organiser notre travail, il passait des nuits à songer aux obus, et je suis bien sûr qu'en dormant il y pensait encore. Il prend tout au sérieux ; ce n'est pas lui qui voudrait rire d'une plaisanterie ! ” —Et le jeune directeur, entendant cela de lui-même, se contenta de sourire.

C'est dans ce même établissement que je rencontrai l'un des inspecteurs du gouvernement qui examinent les obus, lorsqu'ils sont achevés : c'était un ex-marchand de fromages. L'on trouve parmi ces inspecteurs toutes les professions et tous les commerces : il y a

des acteurs et des acrobates, des instituteurs et des fabricants de saucisses. Dernièrement un député a posé une question en plein parlement au sujet de ces hommes : il semble qu'à cette occasion on ait dépensé beaucoup d'esprit en essayant de prouver la sottise qu'il y avait à employer comme experts de tels novices. Mais en fin de compte il n'y a point là sujet à plaisanterie. Il n'est pas impossible, il n'est pas même difficile à un homme intelligent d'apprendre l'ouvrage que font ces hommes-là. Ils doivent passer l'obus dans différents calibres, et l'obus doit aller à tous ces calibres. Ils doivent veiller à ce qu'il n'y a point de défaut visible, à ce que le vernis soit uni et lisse, etc., etc. Leur métier est beaucoup plus facile, à mon avis, que celui de fabriquer l'obus lui-même, or l'obus a été fabriqué, lui aussi, par des " amateurs."

Mais après tout la très grande majorité des ouvriers sont des " amateurs," bien qu'ils

soient devenus maintenant des experts, de même que les inspecteurs. L'armée anglaise est composée, elle aussi, de soldats qui appartenaient à tel ou tel métier, à telle ou telle profession, soldats " amateurs " si l'on veut, comme les ouvriers et les inspecteurs. Et lorsqu'on y pense, que sont donc les membres du Parlement, sinon des " amateurs," eux aussi ? N'avaient-ils pas une carrière, une profession quelconque avant de devenir députés ? Je ne vois donc pas pourquoi ils jetteraient des pierres dans le jardin des inspecteurs, qui après tout font de leur mieux, — comme tout le monde, — pour contribuer à la défense de la patrie.

Dans une cartoucherie j'ai vu des jeunes filles qui vérifiaient des cartouches. Une ouvrière prenait une poignée de cartouches, les roulait rapidement l'une après l'autre dans sa main, et pour rapide et continuel que fût ce mouvement, elle ne laissait jamais passer le moindre défaut. Quelques-unes des imper-

fections étaient si légères que, lorsque je ramassai quelques-unes des cartouches qui avaient été mises au rebut, je ne pus rien y découvrir de défectueux, même en les examinant de près ; il fallut que l'ouvrière me montrât une égratignure imperceptible, un point défectueux, comme un renforcement ou une bosse presque invisible. L'on ne peut espérer trouver des ingénieurs experts pour servir d'inspecteurs (si c'est là ce que les membres du Parlement désirent). C'est par millions que les cartouches sortent de cette fabrique toutes les semaines. Lorsqu'on se promène dans ces ateliers, l'on voit des jeunes filles qui ramassent avec une sorte de pelle à charbon les masses de cartouches et les jettent entre les énormes mâchoires de machines, vastes trémies, qui secouent et vannent en quelque sorte ces cartouches entre leurs dents noires ; elles les tournent et les retournent, semblant les mâcher, et les rejettent en un flot qui tinte et sonne ; et voilà une opération

de faite ! Partout l'on rencontre des barriques de cartouches qu'on est en train de rouler, ou qui sont alignées par rangées, ou qu'on vide ou qu'on remplit ; l'on voit des kilomètres de rubans de cuivre qui passent sous des emporte-pièce, lesquels découpent des rondelles ; l'on voit des centaines de ces rondelles courir de machines en machines ; et chaque machine leur donne un coup en passant, les presse de plus en plus en les faisant approcher de leur étape finale.

L'on voit de longues cordes de plomb, que dévident d'énormes tours, entrer dans des machines qui les coupent et en font des balles, lesquelles à leur tour s'en vont se mettre dans des enveloppes de nickel, qui les attendent d'un autre côté et qui ne font plus qu'un avec elles ; on les voit continuer leur course et aller retrouver les cartouches de cuivre qui sortent de l'atelier où on les a remplies de cordite, tandis que la bourre était enfoncée mécaniquement.

Et ce torrent incessant de cartouches,—une fois qu'elles ont été cylindrées, amorcées, chargées, bourrées, munies de leur balle,—s'en va dans l'atelier d'emballage, puis sort de la fabrique ; or tout cela est l'ouvrage, et si bien l'ouvrage " d'amateurs " que l'on peut compter dix ouvriers novices sur un homme du métier employé par l'arsenal.

Et lorsque cet établissement sera achevé, il fabriquera 5 millions de cartouches par semaine, et les ouvriers seront toujours des jeunes filles venues de toutes les parties du pays pour aider, elles aussi, à la défense de leur patrie.

Il est vrai que les hommes du métier ont aplani beaucoup toutes les difficultés pour les " amateurs." Quelques-unes des machines semi-automatiques et automatiques sont si merveilleuses qu'on les croirait douées de vie et d'intelligence. L'une d'entre elles m'a absolument fasciné : c'est une machine à faire des vis : après avoir cannelé en spirales le métal, elle étend un index et un pouce en acier, saisit

la vis, la met dans une nouvelle position, et l'y serre, de façon à ce qu'un nouvel outil arrive à la minute précise et lui fasse l'entaille sur la tête. Il y a des tours automatiques qui s'emparent d'une tige d'acier ou de laiton qu'on y a introduits : ils en coupent un morceau, ils font des rainures, des filets de vis sur l'extérieur, ils forent l'intérieur, ils y gravent une autre sorte de cannelures, rejettent l'article, une fois qu'il est fini, font entrer un peu plus de la tige de métal, et recommencent la même opération. Quelques-unes de ces machines ont cinq ou six outils en mouvement, et chaque outil fait son travail tour à tour sur la fusée ou la partie de l'obus. Dans une manufacture d'armes à feu, il y a un immense atelier plein de ces tours automatiques qui bourdonnent et grincent et fonctionnent à toute vitesse. Et les ouvriers sont si peu nombreux dans cette salle qu'on les remarque à peine, et qu'on a l'impression que la fabrique marche toute seule. En réalité il y a un homme

par dix machines, pour passer les longues tiges de laiton et d'acier dans les engrenages, pour veiller à ce que l'huile coule toujours et régulièrement sur chaque outil. Dans cette fabrique il y a des machines automatiques qui creusent les canons des fusils, et dont le foret ne s'introduit que peu à peu : la machine le retire, de façon à permettre à une petite main d'acier de pénétrer dans le canon et de le nettoyer d'un air très affairé, en enlevant la limaille et la poussière, et en essuyant le foret qui de nouveau se glisse doucement à l'intérieur et continue son travail. Une goutte d'huile ne cesse jamais de tomber sur chaque outil, et il faut une machine ayant une force de cent chevaux environ pour pomper cette huile et l'envoyer dans les machines à percer. Cette usine fabrique maintenant 8,000 fusils par semaine et un peu plus de 300 mitrailleuses. Et il est inutile d'ajouter qu'elle se prépare à augmenter son rendement. L'on a déjà ajouté six hectares environ à l'établissement, et l'on

bâtit étages sur étages qu'on remplit aussitôt de machines qui, dès qu'elles sont arrivées, se mettent à tourner, à ronfler et à marcher aussi vite que possible. Au-dessus d'un atelier, qui est plein d'ouvriers et de machines, les maçons sont à l'œuvre ; ils sont en train de construire une autre salle ; ils font le bétonnage du plancher, rivent les poutres d'acier et mettent le nouveau toit. Et dès qu'un toit est en place, qu'un plancher est mis, et qu'une armature d'acier est achevée, d'autres ouvriers arrivent qui placent tous les arbres moteurs, et mettent les vitres aux fenêtres,—je devrais dire mettent les vitres aux murs, car chaque atelier n'est qu'une immense cage vitrée,—puis ils posent les machines ; or chacune de ces cages vitrées a environ 600 pieds de long sur 40 pieds de large, et elles sont innombrables : les architectes et les maçons sont toujours en train d'en construire et de les entasser les unes sur les autres. Il est clair que, si l'on continue ainsi, elles ne tarderont pas à menacer le ciel !

Mais je dois m'arrêter ici et me contenter d'affirmer à mes camarades des tranchées, que j'ai visité les arsenaux d'une façon beaucoup plus complète que ces chapitres ne sembleraient l'indiquer. Je ne crois pas cependant avoir négligé une seule partie de cette immense entreprise du gouvernement. J'ai vu fabriquer des bombes, des grenades, des torpilles aériennes, des mortiers de tranchées et des obusiers, et quelques-uns de ces derniers sont dignes d'inspirer le respect, car ils lancent à quelques centaines de mètres des bombes et des torpilles à ailettes de grande dimension ; j'ai vu fabriquer des obus, des obus en quantité innombrable, depuis celui qui a la grandeur d'un homme et mesure près de quatre pieds de tour, lancé par nos canons de marine, en passant par tous les degrés des " marmites," jusqu'aux obus de nos 76 et de nos *howitzers* : bref toute la gamme des projectiles depuis ceux des gros canons jusqu'à ceux des pièces de montagne et à ceux qui abattent les aéroplanes.

J'ai vu des canons de toutes les formes et de tous les calibres, des monstres massifs depuis les énormes blocs d'acier jusqu'aux tubes étincelants et polis, depuis les obusiers si courts et comme accroupis, jusqu'aux pièces de campagne innombrables, jusqu'aux pièces légères et aux mitrailleuses.

J'ai visité aussi une fabrique d'aéroplanes où une vingtaine de machines étaient en train d'être construites : l'une l'était complètement, et n'attendait plus que son moteur ; les autres n'étaient encore que des *disjecta membra*, et je ne parle pas de toutes les pièces qu'on était en train de fabriquer. Cet établissement produisait,—du moins je l'aurais pensé,—plus d'aéroplanes par semaine, (aéroplanes de combat, aéroplanes d'observation, aéroplanes de chasse), qu'il n'en fallait à toutes nos armées ; et cependant il y a, à ma connaissance, plusieurs autres fabriques en pleine activité.

Ainsi donc, camarades des tranchées, vous pouvez m'en croire ; dans la visite aussi com-

plète que possible que j'ai faite aux arsenaux, je me suis convaincu afin de vous convaincre à votre tour, que les fabriques vont subvenir à tous vos besoins, si grands qu'ils soient. Je ne puis finir le rapport que de la même façon que je l'ai commencé : vous n'allez plus manquer de munitions, camarades ! Vous aurez beau les dépenser aussi vite que vous voudrez, les arsenaux iront plus vite encore ; et plus la guerre durera, plus nous serons armés, mieux nous serons équipés. Tout cela est absolument certain, si (c'est le seul *si*, mais c'est un grand *si*) si les ouvriers, dis-je, continuent à y mettre du leur, et vous aident ainsi de toute leur énergie à remporter la victoire.

VIII

LA GRANDE QUESTION

DANS les chapitres précédents j'ai dit à mes camarades des tranchées tout ce qu'il m'a été permis de dire des munitions, et de ce que l'on pouvait attendre de l'effort gigantesque que l'on faisait dans les arsenaux. A en juger par ce que j'ai vu, rien ne pourra résister à nos armées, ai-je dit, ni à la pluie de fer et de feu qu'elles pourront lancer sur l'ennemi, une fois le printemps venu, pourvu toutefois que les ouvriers y mettent du leur. C'est là le seul *si* : mais dans les ateliers que j'ai visités, ce fameux *si*, ce point d'interrogation se pose ; aussi voudrais-je maintenant, ayant passé tout

l'hiver dernier, et presque une année dans les tranchées, m'adresser maintenant aux travailleurs des arsenaux, et prier mes camarades du front, lorsqu'ils écriront à leur famille, ou à leurs amis, qui peuvent être employés dans les ateliers, de ne cesser de répéter sur tous les tons aux ouvriers que les arsenaux doivent travailler au maximum de pression.

Il y a certes des preuves,—et ces preuves, elles sont sous les yeux et sous les mains des ouvriers,—qu'une masse énorme de munitions est en train de se fabriquer. Mais ce sur quoi je voudrais insister, c'est sur la quantité prodigieuse de munitions dont le front a besoin—et a absolument besoin—de façon à percer les lignes de l'ennemi. Je n'ai pas le moindre désir de rabaisser—même si cela était possible—les efforts des travailleurs, mais je tiens à ce qu'ils comprennent qu'ils ne peuvent se permettre de ralentir leurs efforts un seul jour, si le front doit recevoir une provision abondante, et plus qu'abondante, de munitions. Le nouvel

arsenal de l'État et ses ouvriers peuvent être justement fiers de fabriquer 5,000 obus par semaine ; ils peuvent penser qu'ils auront bien mérité de la patrie, si au printemps ils ont triplé ce rendement. Mais qu'ils se rappellent ce fait : une batterie d'artillerie peut tirer en un seul jour le nombre d'obus que produit la manufacture en une semaine ; une brigade d'artillerie peut tirer en un seul jour ce nombre triplé, soit 15,000 obus. Les ouvriers répondent, et avec raison, qu'ils n'ont qu'une fabrique, eux, et qu'il y en a des douzaines, des vingtaines d'autres, qui fabriquent autant d'obus, et même plus. Mais nous répondrons que sur le front il y a aussi des douzaines de canons et de batteries. L'ouvrier sait-il combien l'armée possède de batteries aujourd'hui ? Je ne puis en donner le nombre exact, mais tout le monde sait que nos batteries sont innombrables, et qu'elles dépensent des centaines d'obus, et qu'elles demandent un travail opiniâtre aux ouvriers qui veulent les alimenter. Sur les

lignes de feu du front occidental,—je devrais dire sur la ligne de feu, parce que, même si on lance un assaut sur quelques kilomètres de tranchées, l'on doit attaquer sur tous les endroits à la fois, de façon à empêcher l'ennemi de deviner où se fera l'assaut principal, on doit employer un nombre prodigieux de canons. A quelque distance derrière les tranchées d'infanterie, le sol est tout simplement couvert de batteries. Jusqu'ici nos canons n'ont tiré sans s'arrêter que pendant un jour ou deux. Nous n'avons aucun désir de recommencer des efforts aussi spasmodiques. Sur le front occidental, dans les Balkans, sur n'importe quel front, quand le grand jour sera venu, nous devons nous attendre à ce que la lutte continue avec la même intensité et la même férocité pendant des semaines. Nous voulons voir les Allemands chassés de leurs positions à coups d'obus, bousculés, serrés de près, chassés de leur seconde ligne, poursuivis de nouveau, sans répit et sans trêve, exactement de la même

façon qu'ils ont traité les Russes dans leur grande attaque de l'année dernière. Or nous ne pouvons réussir, comme les Allemands l'ont fait, qu'en faisant pleuvoir sur eux des torrents de mitraille et d'obus, de balles et de bombes. L'on doit s'attendre naturellement à ce que les Allemands nous répondent de la même façon, à ce qu'ils fassent de leur mieux pour faire taire nos gros canons et pour éteindre notre feu par une canonnade encore plus nourrie. Les ouvriers de nos arsenaux savent l'énorme quantité de munitions qu'ils préparent, mais le front connaît aussi le rendement gigantesque des établissements allemands. L'année dernière, nous l'avons trop connu, lorsqu'il nous fallait essuyer le feu de l'ennemi dans nos tranchées, tout en lui ripostant faiblement ; notre grand espoir maintenant est de nous battre avec lui à armes égales. Mais pour arriver à ce résultat nos ouvriers ne doivent pas relâcher leurs efforts un seul instant : ils doivent faire feu des quatre fers. C'est eux

qui supportent tout l'édifice : on leur a donné les matériaux, les ateliers, les machines : ils ont à leur disposition les intelligences les plus fortes de l'empire britannique pour les guider et pour veiller à ce que les arsenaux produisent le plus grand rendement. Et maintenant il ne leur reste plus qu'à travailler.

Je ne crois pas que l'on puisse craindre le moins du monde que les ouvriers manquent à leurs engagements, mais il est facile de voir que la paresse ou l'indifférence ou le mécontentement d'une section d'ouvriers pourra occasionner des retards considérables et causer des pertes irréparables. Dans cette grande entreprise du ministère des munitions, il faut absolument que tous les rouages soient bien engrenés, et que le rendement soit partout le même. Il est inutile d'avoir un million d'obus, si par la faute des ouvriers fabriquant les fusées, il n'y a pas un million de fusées pouvant s'adapter aux obus ; il est tout aussi inutile d'avoir un million d'obus et de fusées, si l'on

n'a pas préparé un million de gargousses, si l'on n'a pas complété les canons qui doivent les tirer, si l'on n'a pas construit les caissons, si l'on n'a fabriqué ni télescopes ni prismes, ni cartes, ni vêtements, ni bottes, ni équipement pour l'artillerie ; mais en admettant même que toutes les armes, que toutes les munitions, que tous les fourniments soient prêts pour l'artillerie, l'avancée ne pourra se faire, ou, ce qui est pis, les troupes seront battues et écrasées par l'ennemi, si l'on manque de mitrailleuses ou de cartouches, ou de bombes, ou de grenades. Dans une grande bataille toutes les armes de l'armée doivent travailler et marcher ensemble, de façon à faire un tout harmonieux et irrésistible ; et il est également essentiel que les ouvriers prennent part, eux aussi, à la bataille. Ces ouvriers par exemple qui fabriquent l'une des nombreuses pièces d'une fusée peuvent être la cause de la perte d'un combat, s'ils paressent, s'ils empêchent les fusées d'être achevées, si, par leur faute, le

front manque d'obus, et ne reçoit aucun appui de l'artillerie. Toute cette entreprise de la fabrique des munitions doit rester en panne, si les mineurs, les camionneurs, les mécaniciens, les ouvriers qui travaillent aux poudres, bref si tous les corps de métier ne nous soutiennent pas. Un arrêt semblable est sans doute inimaginable, mais il existe un autre danger qui est plus vraisemblable et qui serait également aussi désastreux. Il y a un certain nombre d'ouvriers qui ne semblent voir dans la guerre qu'une source de profit pour eux ; il existe un autre groupe qui ne pense qu'aux heures et aux salaires, et aux conditions du travail, et aux règlements, et aux lois, écrites et non écrites, et aux profits que font ou sont censés faire les patrons, et à leur position et à leur condition lorsque la guerre sera finie : voilà ce qui préoccupe ces hommes bien plus que la victoire.

Comme je voudrais faire voir à ces hommes par un instant le spectacle angoissant de soldats

arrêtés par des fils barbelés, faisant des efforts désespérés pour les couper, courant çà et là, en groupes surexcités, pour trouver une ouverture et un chemin libre à leurs baïonnettes, de soldats héroïques tombant par centaines sous les balles des mitrailleuses et des fusils, et au milieu de l'éclatement des bombes ! Comme je voudrais faire voir à ces hommes cette ligne de héros diminuer et se fondre peu à peu, et n'être plus bientôt qu'un amas de morts et de mourants couchés dans la boue, ou accrochés encore au réseau des fils de fer : seules quelques formes çà et là rampent par terre, roulent et traînent leurs membres brisés sous une pluie de feu, dans un dernier effort pour trouver un abri ! Si seulement les mécontents parmi nos ouvriers pouvaient contempler un tel spectacle, ils comprendraient que toute cette tragédie est due uniquement au manque de munitions : les réseaux de fils de fer n'ont pas été coupés, parce qu'on n'avait pas assez d'obus pour niveler le terrain. Je me demande si ces

ouvriers parleraient encore de "loyauté à leurs camarades," s'ils oseraient perdre un jour ou même une heure, s'ils ne voudraient pas consacrer toutes leurs forces, toute leur énergie, toute leur intelligence à la cause commune. Il était question l'autre jour d'une demande des mécaniciens qui voulaient une augmentation de salaires de 15%. Sans aucun doute ils croient y avoir droit, parce que la vie a renchéri maintenant. Mais c'est là cette façon de penser qui paralyse nos hommes dans les tranchées. Supposons que le prix des denrées ait augmenté, qu'il ait augmenté de 50% au lieu de 15%. Est-ce que cela veut dire que ces mécaniciens vont souffrir de la faim et de la soif, qu'ils ne vont pas avoir un lit où se reposer, un toit pour s'abriter? Or ce sont là les souffrances qu'endurent souvent leurs camarades dans les tranchées; à coup sûr les ouvriers pourraient bien prendre leur part de telles fatigues sans grogner; ils pourraient bien,—lorsque la margarine remplace le beurre

devenu trop cher,—ne pas demander une augmentation de salaire de façon à continuer à avoir du beurre sur leur table. Ce sont de pareils exemples qui font voir dans toute son horreur la signification de ce “*si*.” Il est impossible que la vraie gravité de la situation, que les conséquences qui en dépendent, aient pu être vraiment compris de ces ouvriers qui chôment, ou mettent des bâtons dans les roues, ou finassent sur des points qu’ils soulèvent sans cesse, comme la question des heures de travail, des salaires et de la position de l’ouvrier.

Il semble si invraisemblable qu’il y ait maintenant des gens qui ne se rendent pas compte de la nature de la lutte ; et pourtant je suis sûr qu’il y a des ouvriers qui ne la comprennent pas vraiment, et que l’on pourrait amener à croire que les munitions sont désormais si abondantes et que les approvisionnements futurs sont si complets que l’on ne sera plus à court de rien. Mais qu’ils se rappellent que notre

armée qui a manqué de munitions était une petite armée auprès de l'armée d'aujourd'hui. Ce rendement de nos arsenaux, qui, il y a un an, ne parvint pas à fournir aux besoins d'une armée de 200,000 hommes, peut grandir et se multiplier par vingt, et cependant ne pas arriver à suppléer les munitions d'une armée de quatre millions d'hommes. Or ce n'est pas une seule multiplication, mais de nombreuses multiplications par vingt qui remédieront à jamais à ce manque de munitions dont nous avons tant souffert, alors que des milliers de vies humaines ont été sacrifiées, parce que l'acier et le fer faisaient défaut ; ce sont de nombreuses multiplications par vingt qui nous permettront d'être une force irrésistible capable d'avancer à travers des kilomètres de fers barbelés et de tranchées, d'attaquer des positions solidement fortifiées, d'enfoncer des hordes de soldats bien armées et se croyant invincibles, de surmonter tous les obstacles dans une tempête de fer et de feu, au milieu de l'éclate-

ment des obus et des bombes, au milieu des gaz asphyxiants et des liquides enflammés, des balles des fusils et des mitrailleuses. Les ouvriers des arsenaux doivent aujourd'hui pourvoir aux besoins de plus d'un front. Il y a le front des Flandres et de France, celui des Balkans, celui de l'Afrique orientale, celui de la Mésopotamie, sans parler de l'Égypte, et des autres lignes de feu que l'avenir peut faire naître. Nos ouvriers font des merveilles, ils fabriquent des montagnes de munitions ; mais les ouvriers de l'ennemi font de même, vous pouvez en être sûrs. Ils avaient commencé bien avant nous ; leurs arsenaux et leurs machines étaient depuis longtemps en pleine activité, alors qu'il nous a fallu improviser et tout organiser. Nul doute que les fabriques allemandes et autrichiennes ne travaillent jour et nuit, que les directeurs de ces établissements n'aient prévu longtemps à l'avance les besoins immenses des munitions qui se feraient sentir ; nul doute que les ouvriers allemands ne

s'efforcent de leur mieux de donner à leurs armées tous les obus et toutes les balles dont elles ont besoin pour triompher et de nos soldats et de nos travailleurs.

Nos camarades des tranchées se sentent absolument certains de battre les Allemands, si nos ouvriers arrivent à battre les travailleurs ennemis : " Donnez-moi les moyens dont nous avons besoin," dit le front, " et nous vous donnerons la victoire." Les armées allemandes disent probablement les mêmes paroles à leurs arsenaux, et ainsi la question se résume au fond à une bataille d'ateliers, à une bataille entre nos arsenaux et les leurs. L'armée britannique ne demande qu'à combattre à armes égales, et seuls les ouvriers anglais peuvent lui donner les moyens d'attaquer avec des chances de succès. Le soldat anglais est tout prêt à souffrir de la faim et de la soif, à grelotter sous la pluie glacée, à enfoncer dans la boue des tranchées et à en supporter toutes

les misères, à endurer toutes les fatigues du corps et de l'esprit, à faire des marches forcées, à sacrifier son sommeil et son repos, en étant de garde aux avant-postes, à braver les morsures du froid et les maladies, à perdre la vue ou quelques-uns de ses membres, à se rir des blessures les plus cruelles, à affronter tous les dangers et la mort, dans son désir de faire triompher sa patrie. Il peut vaincre, et il vaincra, si les ouvriers le soutiennent, consacrent toutes leurs forces et toute leur énergie à ce travail des munitions, et résistent à la tentation de se montrer égoïstes, à la tentation d'argumenter ou de se quereller avec leurs directeurs. Nos soldats ne pensent qu'à une chose, qu'à une seule chose, à remporter la victoire : il n'est point question avec eux de longues heures de travail ou de salaires ; ils ne se demandent pas " ce qui arrivera quand la guerre sera finie," ni quels individus profiteront de leurs sacrifices ; ils ne pensent point à

tout ce qu'ils ont sacrifié eux-mêmes. Et l'on peut dire dès maintenant que la victoire est nôtre,—bien qu'il faille en payer le prix demain,—si, *et seulement si*, les ouvriers pensent et agissent de même que nos soldats. Le feront-ils ? A eux de répondre !



TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
I	
AUX COMBATTANTS	I
II	
LA MACHINE AUX MUNITIONS	15
III	
DU SUBLIME AU SUBLIME	33
IV	
DES OBUS ET ENCORE DES OBUS	48
V	
LES FEMMES AU TRAVAIL	65
VI	
LE GRAND ARSENAL	86
VII	
L'APPORT DE CHACUN À LA CAUSE COMMUNE . .	104
VIII	
LA GRANDE QUESTION	120

LONDRES
IMPRIMERIE DE RICHARD CLAY ET FILS,
BRUNSWICK STREET, STAMFORD STREET, S.E. ;
ET BUNGAY, SUFFOLK (ANG.)

